

Année 1913

Lettre de Jean TM à sa sœur Laure JN

Mexico

Samedi 4 janvier 1913

Nous avons eu des fêtes du jour de l'an très brillantes à cause de la venue de deux cuirassés français dans les eaux mexicaines. *La Jeanne-d'Arc* et *Le Descartes* sont restés quelques jours à Veracruz et de nombreux officiers sont venus à Mexico. J'ai été très heureux de rencontrer un fils du docteur Fernet (de la rue Saint-Philippe du Roule) lieutenant de vaisseau et Paul Arthaud, ex-polytechnicien, enseigne de vaisseau, jeune ami de Mme Hadengue avec qui j'ai longuement parlé d'Ambleteuse.

J'ai consacré tous mes instants libres pendant les jours de fête à nos marins. Je les ai promenés à pied, à cheval et en automobile. Je les ai emmenés dîner tantôt au restaurant et tantôt dans des familles particulières, enfin en deux soirées on a trouvé moyen de leur offrir trois bals.

Ils sont partis un peu fatigués faute de sommeil. Heureusement ils se reposeront dans les trois jours de traversée avant d'arriver à La Nouvelle-Orléans.

À propos de jour de l'an, j'ai négligé d'envoyer cette année des étrennes à mes frères, sœurs, neveux et nièces. J'en ai pourtant une armoire pleine, encore très pleine malgré de nombreux cadeaux aux officiers de la *Jeanne-d'Arc*. Je vous apporterai tout cela au mois d'août.

L'année ne s'est pas terminée d'une manière très brillante pour le personnel de la Société d'Affinage de Métaux. Depuis quatre ans, c'est la première fois qu'on n'a pas fait d'augmentation dans le haut personnel. Le temps d'arrêt est dû à des pertes sur les ventes d'argent fin, pertes qu'ont faites nos chefs du bureau de Paris et dont nous autres employés de Mexico nous sommes les victimes innocentes.

Au lieu de gagner, comme je l'espérais, 26 ou 27 000 fr., j'arrive péniblement à 23 500 fr. Pour toute l'année 1912 en comptant tout, appointements, gratification, participation aux bénéfices.

Pour l'année 1913, il ne faut espérer aucune amélioration. Au fond il faudrait avoir bien mauvais caractère pour se plaindre et je ne me plains pas.

Je vous embrasse tous de tout cœur.

Jean Tommy Martin
Ménage mon filleul !



Jean Tommy-Martin.

Lettre de Jean TM à son beau-frère Louis JN

Mexico

Jeudi 23 janvier 1913

Mon cher Louis,

Je reçois ton télégramme avec grande joie. Je souhaite tout le bonheur possible au jeune Charles et un prompt rétablissement à sa maman.

Quand baptiserez — vous mon filleul ? (Car je crois que ce sera moi le parrain). S'il peut attendre six mois, temps qui me paraît long à la vérité, il peut être sûr de ma venue en France en août. J'irai vous voir à Chalon dans la dernière semaine d'août entre le 24 et le 31. Avant cette époque je serai en voyage et ensuite je serai aux grandes manœuvres. Si le baptême doit avoir lieu plus tôt je délèguerai mes pouvoirs à Philippe pour qu'il me remplace dignement.

La situation du Mexique n'est pas brillante : désordres, anarchie partout et plus d'argent dans la caisse. Nous autres étrangers nous sommes toujours en sécurité dans la capitale, mais les campagnes sont dans une bien triste situation.

Il n'y a pas d'amélioration à espérer sous le régime actuel. L'opinion s'est lassée de Madero et le verrait tomber avec plaisir. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que vous appreniez bientôt une nouvelle révolution et même la chute du gouvernement.

Dans aucun cas vous ne devez vous inquiéter de mon sort. Je suis aussi tranquille ici qu'un bourgeois de Versailles pendant l'élection de Poincaré. Il y avait des soldats dans la rue et beaucoup de bruits et en fin de compte personne de tué et pas grand-chose de changé. Ce sera dans le même genre à Mexico. Je ne me fais pas de bile.

Au revoir, mon cher Louis, je t'embrasse de tout cœur, toi, ta femme, tes quatre aînés et le dernier venu.

Ton frère dévoué
Jean Tommy Martin

Lettre de Jean TM à sa sœur Laure JN

Mexico

Vendredi 31 janvier 1913

Ma chère Laure,

J'envoie à mon jeune filleul une chemise et un bonnet mexicains. La chemise vient de Queretaro et le bonnet d'Aguascalientes. C'est du pur travail du pays.

Quels sont vos projets pour le baptême ? N'est-ce pas Hélène la marraine ? Pour moi, je devrais arriver à Saint-Nazaire le 26 août, mais je vais tâcher de passer par les États-Unis, cela me coûtera plus cher, mais j'arriverai ainsi au Havre le 21 août.

Autant qu'il est possible de faire des projets six mois à l'avance, je suis sûr de vous faire visite à Chalon dans la semaine du 24 au 31 août.

Je n'ai encore reçu que la dépêche de Louis me disant « Charles heureusement arrivé ». Je pense recevoir prochainement quelques détails. Je suppose que tout s'est bien passé et que tu seras déjà complètement rétablie quand cette lettre te parviendra.

Je reçois les unes après les autres toutes les réponses à mes lettres du jour de l'an. Tu ne saurais croire la joie que j'ai à lire ce courrier de France. Oncle Antonin m'écrit à la machine, il ne paraît plus très sûr de sa main. Que de décès et que de naissances dans notre famille au cours des quatre années écoulées ! C'est un changement complet et qui me paraîtra d'autant plus violent que j'ai perdu le contact avec tous les miens.

Rien de neuf à Mexico. Je suis monté en course dimanche dernier et je suis arrivé... dernier, par trois longueurs, sans difficultés !!! Je ne serai jamais un grand jockey devant l'Éternel !

Au revoir, ma chère Laure, je t'embrasse mille fois, toi, tes cinq enfants et ton mari.
Ton frère dévoué
Jean Tommy Martin

Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Mexico

Le 7 février 1913

Ma chère tante,

Les journaux nous donnent de bien mauvaises nouvelles d'Europe. Comment tout cela va-t-il finir ? Par la défaite des Turcs probablement, et n'y aura-t-il pas ensuite une conflagration générale ?

Quant au Mexique il continue sa vie habituelle de troubles et de désordres. Nous autres, dans la capitale, nous n'en souffrons pas, mais à la longue les forces de toute la nation s'épuisent dans ces luttes fratricides, l'argent manque et la situation du gouvernement est des plus médiocres. Je serais bien étonné que ce printemps se passe sans une nouvelle révolution. Je dois ajouter que cela ne nous inquiète en aucune façon. C'est comme si on disait à un Mexicain de séjour à Paris que le ministère va tomber. Ça ne changerait pas sa note à l'hôtel et cela lui serait complètement indifférent. Nous sommes blasés sur l'instabilité politique de ce pays.

Je n'ai pas pu monter à cheval depuis quelques jours. Hector est souffrant. Il n'allait pas bien depuis une quinzaine de jours. Malgré cela je l'ai fait courir. Le résultat a été peu glorieux. Je suis arrivé bon dernier par trois longueurs et Hector a passé définitivement à l'infirmerie.

Je suis en correspondance avec les autorités militaires de Bourges. Je vais probablement prendre part aux grandes manœuvres de septembre. Tu ne peux t'imaginer la joie qu'éprouvera ton filleul à revêtir l'uniforme français après plusieurs années passées à l'étranger.

J'ai acheté récemment plusieurs pièces d'or très curieuses. L'une de Maximilien empereur, une autre plus rare de Iturbide empereur et une autre que je crois rarissime de Joseph Napoléon, roi d'Espagne et des Indes 1809. C'est bien le seul Français qui ait été roi du Mexique. Il l'a du reste été aussi peu que possible.

J'achète aussi de droite et de gauche de vieilles faïences mexicaines du temps de l'occupation espagnole. J'ai déjà trouvé quelques belles pièces destinées à orner ma future salle à manger. Pour le salon je cherche depuis longtemps déjà quelques peintures, je n'ai rien trouvé à l'exposition des peintres mexicains (quelque chose comme notre Salon, mais moche ! moche !)

J'ai employé un procédé héroïque. Je me suis mis en rapport avec un élève de l'École des Beaux-Arts de Mexico, peintre paysagiste et je l'ai emmené en promenade aux environs de la capitale. Je suis tombé en arrêt sur deux ou trois jolis points de vue et j'ai mis mon artiste à l'ouvrage.

Je suis déjà en possession d'une vue des deux volcans couverts de neige, qui a réellement du chic. Mon administrateur M. Simonin, passant un jour chez moi est tombé en admiration devant la toile et informé du prix (une soixantaine de francs) il a commandé deux toiles à mon jeune peintre qui, assuré de deux aussi bons clients, est en passe de faire fortune !!!

Au revoir, ma chère tante, et à bientôt, encore six mois et je bouclerai mes malles. Je te prie de me rappeler au souvenir de tous et de croire à la bien vive affection de ton filleul.

Jean Tommy Martin.

Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Mexico

Mardi 25 février 1913

Ma chère tante,

Il y a une semaine que tout est fini, et il nous semble encore entendre tonner le canon et siffler les balles. Après ces dix jours de bombardement, nous avons tous passé par une période d'abattement et de dépression physique et intellectuelle, qui chez moi s'est surtout manifestée par un extraordinaire besoin de dormir.

Au fond tout s'est bien passé pour nous. Notre personnel, ouvriers et employés, français et mexicain, n'a pas reçu une seule blessure. Notre usine n'a pas cessé de travailler. Nos affaires n'ont réellement pas souffert.



Les bombardements de Mexico.

Ce qui m'ennuie le plus, c'est la mauvaise impression que cette histoire va faire en Europe. Cela ne va pas faciliter mes projets de mariage à l'automne prochain et pourtant j'ose assurer qu'il n'y a pas eu une seule jeune femme ou jeune fille de notre colonie qui ait souffert gravement du bombardement.

Elles sont restées tranquillement chez elles. La plupart d'entre elles n'ont même pas eu l'occasion de voir un tué ou un blessé. Les canons faisaient beaucoup plus de bruit que de mal.

Au début du siège j'allais souvent déjeuner chez Mme Émile Pinson, femme d'un de mes camarades de Centrale, qui hébergeait de trente à soixante personnes qui avaient fui les quartiers du centre trop exposés au feu. Le principal souci de la maîtresse de maison était de se procurer des légumes frais et j'étais toujours le bienvenu parce que j'apportais des bottes énormes de comestibles.

À la fin du siège j'ai passé trois nuits dans le salon de Mme Jules Simonin, femme de mon Administrateur — Délégué. Nous étions quatorze dans une maison faite pour quatre. Tout le monde était gai et le plus gros ennui était de manger du beurre de conserve. Cela désolait tant Mme Simonin qu'en compagnie de deux braves, son frère et un voisin, je fis une sortie hors de notre réduit et j'allai acheter 1 kg de beurre frais à quelque distance de la ville hors de la zone dangereuse.

Nous n'avons jamais manqué de vin. Seulement il fallait économiser l'eau parce que les pompes étaient arrêtées.

Somme toute ces dix jours ont été parfaitement supportables. Nous avons tous à boire et à manger, des matelas pour dormir, de l'eau pour nous laver, et une ligne ou plutôt un tronçon de ligne téléphonique qui permettait de communiquer avec ses amis, enfin tout le confort moderne !!

Quant aux coups de canon et aux coups de fusil, ils ne nous ont fait aucun mal. C'est à peine si les premiers jours ils nous énervaient un peu. Ensuite on n'y pensait même pas.

Au revoir, ma chère tante, je te prie de me rappeler au souvenir de tous et de croire à la vive affection de ton filleul.

Jean TM.

Num. 4. Mexico : 20 Février 1913. 15ème année.

Le Mexique

REVUE BI-MENSUELLE

<p>ABONNEMENTS AU MEXIQUE</p> <p>Trois mois..... \$ 1.50 Six mois..... \$ 3.00 Un An..... \$ 6.00</p>	<p>PUBLIÉE PAR "LE COURRIER DU MEXIQUE" JOURNAL QUOTIDIEN FONDÉ EN 1849</p>	<p>ABONNEMENTS UNION POSTALE</p> <p>Trois mois..... 4 francs Six mois..... 8 francs Un an..... 15 francs</p>
---	--	--

CASIER PORTAL NUM 17 918 DIRECTEUR : J. L. RÉGAUDY. 1r. CALLE DE SANTA TERESA 34.—MEXICO.

Chute du Gouvernement Madériste

Le gouvernement madériste a été renversé par un coup d'Etat militaire, dont nous publions ci-dessous le récit complet. Depuis le 19 février, le général Victoriano Huerta est Président de la République par intérim. Son ministère est formé comme suit:
Affaires Étrangères, M. le Lic. Francisco León de

arriva au Zocalo. L'alarme avait été déjà donnée et le palais mis en état de défense. Les prononcés furent accueillis par une grêle de balles vomies par les mitrailleuses. Un des premiers atteints fut le général Reyes, qui tomba mort sur le seuil de la porte du palais. Mais hélas! il ne fut pas le seul atteint; la rafale meur-

Exécution de M. Gustavo Madero

M. Gustavo Madero, frère de M. Francisco I. Madero, ancien Président de la République, Ambassadeur Extraordinaire du gouvernement mexicain auprès du gouvernement japonais, a été fusillé le 19, à deux heures du matin, dans l'intérieur de la Citadelle.

Il avait été conduit à une heure du matin au camp féliciste où il a été passé par les armes après un jugement sommaire.

On l'accusait d'exercer sur son frère une influence pernicieuse, et l'opinion publique voyait en lui le principal responsable de l'état de choses qui vient de prendre fin.

A la même heure que M. Gustavo Madero, M. Adolfo Basso, intendant du Palais National, a été fusillé dans l'intérieur de la Citadelle. Il était accusé d'avoir ordonné la fusillade du dimanche matin 9 février sur le Zocalo.

Diverses Arrestations

Le général M. Davila et le major Lopez Figueroa, ancien préfet de police, qui depuis le 9 courant étaient les prisonniers du général Félix Diaz, ont été mis en liberté le 19.

Les généraux Delgado et Angeles sont toujours prisonniers.

Plusieurs commandants de ruraux dont l'attitude inspirait des soupçons, ont été mis en état d'arrestations.

MM. J. Urueta, le barde madériste, et Sanchez Az-

cona, secrétaire particulier de l'ancien Président de la République, ont été arrêtés dans la nuit du 18 au 19, à la gare d'Apizaco. Ils se trouvaient dans le train nocturne de Veracruz. Ils furent mis en état d'arrestation par des gendarmes.

M. Gonzalez Garza, ex-gouverneur du District Fédéral, aurait été également fait prisonnier.

La Colonie Française

M. d'Ayguesparsse, chargé d'affaires de France, n'est guère sorti de la Légation, pendant ces dix jours, que pour assister aux réunions du corps diplomatique. La Légation se trouvait dans la zone la plus exposée au feu de l'artillerie et de l'infanterie et a beaucoup souffert. Notre chargé d'affaires n'a cependant pas voulu quitter son poste où il se tenait constamment à la disposition de ceux de nos compatriotes qui auraient recouru à ses services. Cette attitude, cette cranerie bien française méritaient d'être signalée.

Nous savons qu'en France l'alarme a été très vive. Des dépêches reçues à Mexico indiquent que le gouvernement français était très alarmé au sujet du sort de nos compatriotes.

Le temps nous manque encore pour faire une enquête complète sur les dommages éprouvés par nos compatriotes. Nous savons qu'aucun d'eux n'a péri victime du bombardement ni de la fusillade et c'est l'essentiel. Tous ont vaillamment supporté les terribles journées du 9 au 18 février et nous les en félicitons bien chaleureusement.

Lettre de Jean TM à sa sœur Laure JN

Mexico

Lundi 10 mars 1913

Ma chère Laure,

Je reçois seulement aujourd'hui ta lettre du 13 février, car il y a beaucoup d'irrégularités sur la ligne de Loreda. Je suis content d'avoir des nouvelles de mon filleul et de savoir qu'il est déjà chrétien.

À Mexico, rien de neuf. Le gouvernement a une main de fer. Hier il y avait un commencement de révolte à Orizaba : 45 gendarmes ruraux s'étaient soulevés. On les a passés tous les 45 par les armes. C'est un procédé plus simple que la cour d'assise ou les conseils de guerre. Le jour où la ligne anglaise dite « Chemin de fer mexicain » qui conduit de Veracruz à Mexico par Orizaba, serait aux mains des rebelles, tout espoir de faire des affaires au Mexique serait perdu. Nous n'aurions plus qu'à nous en aller ailleurs.

Il y a eu encore quelques désordres au sud de Mexico, mais là aussi le gouvernement a agi avec fermeté. J'ai su par un officier que la ligne de chemin de fer qui va en Morelos portait à ses poteaux télégraphiques une série d'ornements macabres qui n'ont rien à voir avec la transmission des dépêches par l'électricité. C'est, paraît-il, une chose terrible le nombre d'individus qui ont été pendus ainsi sans le moindre jugement.

Les trains du Morelos furent dans les deux dernières années si fréquemment attaqués, qu'il était nécessaire d'agir ainsi. Puisque de toute manière le sol du Mexique doit être ensanglanté, moi qui suis voyageur, j'aime mieux apprendre la pendaison des bandits et de leurs amis, que de lire tous les quinze jours le récit d'une hécatombe de voyageurs inoffensifs.

Finis les procédés démocratiques de Madero, finis les jugements qui duraient dix-huit mois et au bout desquels on apprenait l'évasion des prisonniers en compagnie de leurs gardiens. Nous sommes

revenus à la manière forte, celle qu'appliquait le vieux Porfirio Diaz, celle qui a donné au Mexique trente ans de paix et de prospérité.

Quand quelqu'un bronche, on le tue. Les ignorants appellent cela de la tyrannie. C'est parce qu'ils sont des ignorants. Que les gouvernements mexicains continuent à appliquer cette méthode forte et le pays est sauvé. Les mines isolées pourront recommencer à travailler. Les trains circuleront en paix. Le change remontera. Les commerçants reprendront confiance. Les familles qui remplissent les villes retourneront vivre dans les campagnes.

On pourra peut-être même réorganiser le fameux train de plaisir du samedi soir qui emmenait les gens fatigués de la capitale se reposer à Cuernavaca, la délicieuse capitale du Morelos. Seulement avant de faire circuler le train du samedi, on fera bien d'enlever des poteaux télégraphiques les pendus qui y pourrissent.

Nous ne voulons plus de démocratie. Que la providence accorde à ce pays une intelligente tyrannie ! Le seul souvenir que je conserverai des deux années de démocratie sera la superbe collection de projectiles qui orne ma vitrine et qui fait pâmer de jalousie mes amis et mes chefs, engins de mort qui serviront de pots de fleurs à Mme Jean Tommy Martin !!!

Adieu, je vous embrasse tous.

Jean TM.

Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Mexico

Le 11 mars 1913

Ma chère tante,

Je réponds à ta bonne lettre du 18 février, qui m'est arrivée avec beaucoup de retard parce que le nord du Mexique n'est pas encore calmé. La région de Sonora est même si gravement troublée que nous avons en perspective toute une autre guerre civile. Il est vrai qu'elle ne nous inquiète pas, parce qu'elle se passera à quelques centaines de kilomètres de la capitale.

Je suis très touché de toutes les lettres sympathiques que je reçois de toutes parts, mais certainement on a exagéré les choses. Mon principal souci pendant les dix jours de bombardement était la mauvaise impression que cela devait faire en d'Europe ; j'aurai de la peine à expliquer en France que Mexico est une ville calme et pacifique, alors que tout le monde aura lu dans les journaux qu'on tirait à coups de canon sur les maisons, comme on fait dans les polygones sur des silhouettes bois et carton.

Je suis actuellement très occupé à créer une collection unique de projectiles, éclats d'obus, balles, douilles, etc. Les douilles de cuivre bien nettoyées ont un très bel aspect, mais je dois avouer que les obus brisés et les fusils écrasés ont et gardent toujours un aspect sinistre.

La semaine prochaine va débiter une troupe française d'Opéra, opéra-comique et opérette, j'ai vu le nom d'Affre et celui de Mlle Charpentier et je me suis abonné pour huit représentations.

Si donc, ma chère tante, on te demande des nouvelles de ton filleul, il faut le dépeindre le visage épanoui, vêtu de frac, abonné fidèle de l'opéra de Mexico, et ne pas croire qu'il soit mourant de faim, s'arrachant les cheveux de désespoir sur les décombres d'une ville détruite à coups de canon.

Nos affaires restent satisfaisantes. Le mois de février n'a pas été mauvais malgré les troubles et le mois de mars commence bien.

Comme secrétaire de la Société de Bienfaisance j'ai fait commencer hier les travaux du nouvel hôpital français. Le contrat pour la maçonnerie seulement s'élève à 250 000 fr. Il y a dix ans que mes prédécesseurs piétinaient sur cette malheureuse question de l'hôpital sans faire un pas en avant. J'ai pris le taureau par les cornes et cette fois l'affaire est mise en marche. Je quitterai dans quinze jours le conseil d'Administration de la Bienfaisance, mon mandat expire le 25 mars et je ne me représenterai pas à cause de mon prochain départ en congé, mais il est probable qu'à mon retour au Mexique, on me rappellera au sein du Conseil, car dans un an, vers la fin des travaux, on se trouvera gêné, les dépenses dépasseront inévitablement nos crédits, et il faudra se débrouiller ferme pour combler le déficit. Ça ne fait rien. Quand le bâtiment va, tout va.

Bons souvenirs pour tous. Ton filleul dévoué.

Jean TM.

Lettre de Jean TM à M. Paul Bureau

Mexico

Mercredi 12 mars 1913

Vous avez sans doute entendu parler du bombardement de Mexico ? On a tellement tiré de coups de canon pendant dix jours et dix nuits, que le bruit a dû traverser l'Atlantique. Ce qui m'a le plus frappé au cours de cette guerre civile, c'était la complète indifférence du public mexicain. Deux mille rebelles (en majorité des soldats fédéraux déserteurs) défendaient énergiquement la Citadelle, vaste arsenal situé au centre de la capitale. Cinq ou six mille hommes fidèles au gouvernement les attaquaient avec un matériel très moderne. La ville de Mexico était transformée en un véritable champ de tir.

J'ose affirmer que l'ensemble de la population se désintéressait totalement de la bataille. La victoire ou la défaite du gouvernement constitué était le dernier souci des Mexicains. Ils étaient enfermés chez eux parce que la mitraille empêchait de mettre le nez à la fenêtre, mais ils ne pensaient même pas à se plaindre de cet état de choses.

Quelques étrangers ont protesté contre cette guerre invraisemblable, avec des armes perfectionnées mises en batterie en pleine rue. Ils se sont indignés de voir tuer chaque jour des centaines de gens pacifiques, bourgeois trop curieux, femmes imprudentes allant au marché, enfants et vieillards inoffensifs, pendant que les vrais combattants perdaient à peine une douzaine d'hommes.

La protestation des étrangers n'a trouvé aucun écho dans le peuple mexicain. Il y a bien une réunion d'individus qui habitent le Mexique et parlent la même langue, mais ils ne constituent pas encore un peuple. Nous sommes en présence d'éléments juxtaposés, mais qui ne sont pas encore fondus entre eux.

Parler de démocratie à ces gens-là, comme le faisait le président Madero, c'est une plaisanterie. C'est même une plaisanterie sinistre, ainsi que le prouve la fin de l'aventure. Imaginez-vous les droits de l'homme et du citoyen de 1789 proposés 1400 ans plus tôt aux barbares qui ont envahi la Gaule et l'Empire romain ? Ils n'y auraient rien compris du tout.

Je souhaite de tout cœur que le Mexique retombe sous la main énergique d'un tyran intelligent comme était Porfirio Diaz (avant que la vieillesse ne lui eut enlevé ses moyens). C'est ce qui peut nous arriver de mieux !

Les journaux ont dû exagérer beaucoup la gravité des événements. En vérité il n'y avait pas de danger pour les gens prudents et qui restaient neutres. Nous sommes plus de 3000 Français ici. Il n'y a pas eu un seul tué parmi nous. Un seul de nos compatriotes a été blessé d'une balle morte à la main. Au centre de la ville, toutes les maisons de commerce étaient naturellement fermées, mais notre usine qui se trouve dans un faubourg n'a pas cessé de travailler ni jour ni nuit. J'avais pris le commandement de la garde de nuit qui était doublée. Je n'ai pas eu une seule minute d'inquiétude pour les millions en barres d'or et d'argent dont j'avais la responsabilité. J'étais aussi tranquille que peut l'être un industriel de la plaine Saint-Denis, un jour de bruyantes manifestations sur la place de la Concorde.

L'avant-dernier jour du bombardement, je profitai d'un armistice pour aller voir mon Administrateur Délégué, qui était bloqué dans sa maison située au milieu d'une zone assez dangereuse. Je parvins jusque chez lui, mais le feu reprit brusquement contre la foi des traités et je fus dans l'impossibilité de m'en retourner. Je restai enfermé deux jours et demi avec une douzaine d'autres amis, également réfugiés dans la demeure hospitalière de mon Administrateur. La maison elle-même placée en retrait n'a pas reçu de coups de feu, mais à 20 m de là, dans l'avenue de Chapultepec, ça chauffait !

Les dames et les enfants qu'on ne laissait sortir sous aucun prétexte n'avaient pas idée du danger. Mon hôtesse était navrée de nous servir du beurre rance. À ce point que le dernier jour je n'hésitai pas à faire une sortie avec deux amis, et en rasant les murs nous gagnâmes une zone moins exposée au feu, où les boutiques étaient ouvertes et où l'on nous vendit du beurre frais.

Le calme est revenu, les affaires ont repris. Comme souvenir des jours tragiques, je me compose une collection très originale de toutes les espèces de projectiles qui ont été tirés. Les obus et les balles, abîmés par les chocs, gardent un aspect sinistre, mais les douilles de cuivre, polies et ornées de gravures de circonstance, sont vraiment jolies.

Savez-vous quelle est notre grande préoccupation actuellement ? Vous pensez peut-être aux choses sérieuses, à tant de familles en deuil, aux maisons encore éventrées par les coups de canon, au commerce ébranlé, aux haines et aux rivalités qui doivent, supposez-vous, persister entre les adversaires d'hier. Vous ne connaissez pas Mexico. On ne pense ici qu'à une chose : l'arrivée de la troupe d'Opéra

française. Après avoir applaudi Affre et mademoiselle Charpentier, il sera toujours temps, le mois suivant, de recommencer à se battre.

Curieux pays ! Curieuse mentalité ! Ça choque un peu au début, puis on s'y fait. Au fond les Mexicains me sont sympathiques. Je n'ai pas pour eux l'affection qu'on a pour des amis sérieux et sûrs, mais la sympathie qu'on éprouve pour des enfants terribles. On les aime pour l'aimable accueil qu'ils font aux nouveaux venus, pour leur vivacité, pour leur intelligence, pour leur bon goût, malgré leur manque de suite dans les idées et leurs jours de colère. Seulement on préférerait qu'ils ne jouent pas avec les armes à feu.

Il faut que je songe à me marier. J'en ai le plus vif désir. Je suis en mesure d'offrir à une jeune femme française une agréable aisance à Mexico. Je ne chercherai que les qualités physiques, intellectuelles et morales. La question « dot » m'est indifférente et malgré cela je sens combien il me sera difficile de trouver des parents qui veuillent bien me confier leur fille.

Notre société française, qui ignore la géographie, s'épouvante à la pensée du moindre voyage, et peuple les pays étrangers de dangers chimériques. Que de peine j'aurai à expliquer que la probabilité d'être tué à Mexico par des coups de feu est moindre que la probabilité d'être écrasé dans les rues de Paris par une automobile ! S'il existe des dangers pour une jeune femme française, ce n'est pas ceux qu'on imagine, le seul vrai danger, à mon avis, c'est l'ennui d'une vie trop monotone, trop « pot-au-feu », loin des parents et des amis d'enfance.

Lettre de Jean TM à sa sœur Laure JN

Mexico

Mardi 18 mars 1913

Ma chère Laure,

Je t'envoie une photo qui n'a pas la valeur d'un document historique. Elle est prise sur la terrasse qui domine l'usine de la Société d'Affinage. Nous y sommes quatre employés armés de Winchester ou de fusils de chasse, mes trois compagnons visent par les embrasures des adversaires imaginaires et moi debout en arrière je suis supposé charger mon arme.

La photo a été prise pendant la période de dix jours dite « dizaine tragique ». Le jour même où cette photo fut prise nous entendions crépiter la fusillade à trois km de nous et le canon tonnait ferme. Mais aucun adversaire ne vint menacer la sécurité de notre usine et au moment où le photographe amateur prenait le cliché que je te communique nous avions de la peine à garder notre sérieux.

Il ne faut pas croire que le bombardement ait engendré parmi nous la mélancolie. Nous n'avons occasion de voir ni mort, ni blessé. Les projectiles ne venaient pas jusqu'à nous. Le bruit des détonations nous réveillait bien pendant la nuit, mais sans réussir à nous inquiéter. Je n'ai pu me rendre compte des événements que pendant les trois derniers jours que j'ai passés chez les Simonin dans une zone plus rapprochée du combat.

Je n'ai pas encore de projet ferme pour la Semaine Sainte. En principe je resterai à Mexico. Jeudi j'irai à la pêche à la ligne. Vendredi je pense faire une belle promenade à pied dans les montagnes boisées du Desierto avec le Père Roch et quelques amis. Samedi je dois venir au bureau travailler et dimanche de Pâques, après-midi début de la troupe d'Opéra française.

Si M. Simonin m'accorde congé le Samedi Saint, je prends alors quatre jours de congé complets et je m'en vais du mercredi soir au lundi matin à Guadalajara. Bons souvenirs pour tous. Ton frère dévoué.

Jean TM.



Excursion du 20 au 23 mars Lac de Chapala (deuxième séjour)

Lettre de Jean TM à sa sœur Hélène W



Hôtel Ribera
Ocotlan, Jalisco

Vendredi Saint 21 mars 1913

Après deux ans et demi, me voici revenu à l'hôtel Ribera d'où je t'écrivais au moment du Centenaire de l'Indépendance mexicaine en septembre 1910.

Je suis paresseusement étendu sur l'herbe qui descend en pente douce vers le lac de Chapala. Le soleil est chaud sans être brûlant. La brise est fraîche sans être froide. À l'ombre clairsemée des arbres, la température est délicieuse. Seulement la position étendue n'est pas propice à la correspondance, et je rentre continuer cette lettre dans le salon de l'hôtel.

Je suis parti en congé mercredi soir. Le train était bondé, plein comme un œuf. Impossible d'entrer dans les Pullman. Impossible de s'asseoir dans les wagons de première. Heureusement je rencontrai trois compatriotes accompagnés de deux dames qui avaient quatre places pour eux cinq. Ils me prêtèrent leur siège à tour de rôle et j'ai pu dormir un peu. Il eût été vraiment amer de passer toute une nuit debout (même dans un train pour le plaisir).

Pensant dîner dans le Pullman, je n'avais rien apporté à manger, aussi j'acceptai avec plaisir un morceau de poulet et un verre de vin blanc que mes compagnons de voyage, Barcelonnettes prudents, avaient su se procurer.



Samedi Saint 22 mars 1913

La journée d'hier a failli se terminer tragiquement. Vers trois heures de l'après-midi nous étions partis huit en auto, je veux dire en canot automobile. Il y avait trois dames, un petit garçon, deux Mexicains, un Français (Lucien Zivy) et moi.

Après une traversée d'une heure et demie environ nous débarquons à las Tortugas, jolie petite anse artificielle auprès d'une campagne très pittoresque. Un américain, très mexicanisé, nous y reçoit à bras ouverts. Il nous donne à boire et à manger et nous vend des cartes postales.

Comme nous étions assis à table, une des dames aperçut des oiseaux sur l'eau tout près de la jetée. Un des Mexicains et moi nous saisissons nos fusils et l'un derrière l'autre nous suivons la jetée. Je cherchais les oiseaux des yeux, mais je ne voyais rien et c'est seulement quand les deux « gallaretas » me partirent à trois mètres que je les aperçus. J'eus la bonne chance de les abattre de mes deux coups de fusil. Un gamin sortit en barque et me les rapporta.

La gallareta est un oiseau gris et noir au plumage assez fin. Elle est intermédiaire entre la poule et le canard. Elle a non pas la patte, mais les doigts palmés. C'est-à-dire que les palmes de chaque doigt ne se réunissent pas entre elles. C'est un très médiocre comestible.

Après un instant nous remontons tous dans notre canot automobile et faisons une belle promenade de près de deux heures sur le lac. Le lac de Chapala est une vraie mer intérieure. Les tempêtes y sont terribles, mais le temps était hier au beau et nous filions à bonne allure saluant tous les oiseaux rencontrés par quelques coups de fusil. Mais ces animaux astucieux s'envolaient à grande distance sans se



laisser approcher ou bien ils plongeaient et réapparaissaient trente mètres plus loin dans une direction déconcertante. Nous avons brûlé plus de 20 cartouches sans blesser mortellement aucun oiseau.

Je dois dire qu'outre notre maladresse le bruit continu du moteur était un sérieux empêchement. Je vais retourner ce soir et demain matin à la chasse aux oiseaux d'eau, mais en barque plate et à rames. Ainsi j'espère avoir quelques succès.

Au moment du coucher du soleil, nous nous trouvions à la sortie du Rio Lerma, quand le moteur refusa énergiquement de fonctionner. Les deux gamins, tout jeunes Indiens, qui dirigeaient le bateau, semblaient incapables de régler le moteur.

Au bout d'un instant, je m'aperçus que le seul souci était de pomper l'eau qui envahissait la cale. Ce petit jeu dura une demi heure sans succès. Le soleil disparaissait à l'horizon. Je pris moi-même la pompe en main et après cinq minutes de travail, je constatai qu'il entraînait plus d'eau dans le bateau que je ne pouvais en sortir dans le même temps.



Ocotlan



Enfants d'Ocotlan

Plus de moteur et une entrée d'eau, ce n'était pas très rassurant. Je donnais l'ordre aux deux Indiens de nous pousser à la côte avec les grandes gaffes ou rames qui étaient posées sur le toit du canot. Arrivés à cinq mètres de la côte, le canot s'enlisa dans la boue et nous ne pûmes aller plus loin.

Trois promeneurs qui passaient en barque eurent l'amabilité de faire la navette et de nous conduire au bord les uns après les autres. Nous laissâmes les deux Indiens dans le canot automobile, assez allégé pour tenir assez bien l'eau. Ces deux jeunes marins nous invitèrent avec insistance à remonter dans le bateau. Ils s'engageaient à faire marcher le moteur et promettaient de nous ramener à l'hôtel Ribera avant que le canot ait coulé à pic.

Je me refusai absolument à faire l'expérience, surtout avec des femmes et des enfants. Il suffit dans ces bateaux de l'imprudence d'un seul passager pour que l'embarcation chavire. De la sortie du Rio Lerma à l'estacade de l'hôtel Ribera il peut y avoir cinq ou six km. C'était une traversée trop longue pour un matériel aussi défectueux.

Un canot automobile passa bondé de monde. Il prit à sa remorque notre canot malade et nos deux Indiens qui promirent de ramener dans une heure un bon canot d'Ocotlan.

La nuit était venue. Nous étions tous les huit assis sur l'herbe attendant avec résignation. Une rapide reconnaissance des lieux m'avait montré que nous étions dans une île du Rio Lerma. Il n'y avait qu'à attendre tranquillement, car à cette heure avancée tous les promeneurs étaient déjà rentrés.

Ziny alluma des plantes sèches et fit ainsi un grand feu. Les dames mexicaines me demandèrent mes deux oiseaux, disant en riant qu'elles allaient les plumer et les faire cuire.

Le ronflement d'un moteur nous fit relever la tête. Ce n'était pas encore le canot de secours remontant le Rio depuis Ocotlan. C'était un canot de promeneurs attardés qui revenaient du lac. Il y avait deux Mexicains, une jeune fille et encore deux gamins indiens. Le capitaine pouvait avoir dix ans et son aide douze. Je n'exagère pas. Les voyageurs nous offrirent quelques places dans leur canot, mais nous ne voulions pas nous séparer, et leur direction était opposée à la nôtre.

Juste au moment où nous leur criions Merci et où ils repartaient, l'un d'eux se baissait au fond du canot avec une lanterne à



la main pour chercher quelque objet. J'entendis un cri et aussitôt tout le canot fut en feu. Le bois du canot imprégné de graisse et de gazoline flambait d'une façon terrible.

Le capitaine de dix ans, malgré sa figure et ses mains brûlées, eut la présence d'esprit de saisir une gaffe et de pousser le canot à la côte. Il s'enlisa juste à l'endroit où le nôtre avait touché une demi-heure auparavant.

Tout cela dura moins de deux minutes. Tout le canot était en flammes depuis l'avant jusqu'à l'arrière. Nous criions aux voyageurs : « Jetez-vous à l'eau ! Votre réservoir va faire explosion ! ».

Poussés dehors par les flammes encore plus que par nos conseils, ils se mirent à l'eau portant la jeune fille dans leurs bras. L'eau n'était pas profonde. Tout l'équipage passa sans difficulté.

Huit que nous étions et cinq autres naufragés, voilà le chiffre fatidique de 13 qui était atteint. En un quart d'heure le canot incendié fut totalement détruit. C'était un spectacle sinistre dans la nuit. Nous primes la chose aussi gaiement que possible et nous avons tiré deux ou trois photos de la catastrophe.

Attirés par la lueur des flammes, des pêcheurs qui habitaient aux environs vinrent en barque. Notre canot de secours arriva à son tour. Nous pûmes embarquer tous les naufragés, nous huit retournant vers l'hôtel Ribera, les cinq autres partant vers Ocotlan.

Nous arrivâmes en pleine nuit à l'hôtel où l'on était inquiet de nous. De jeunes Barcelonnettes qui avaient déjeuné avec nous le matin s'apprêtaient à partir à notre recherche, mais ils ne savaient pas de quel côté nous chercher.

Pour moi je dois avouer que j'ai eu un plaisir indicible à fouler d'un pied sûr le plancher des vaches, et je n'oublierai pas le Vendredi Saint 1913.

Lundi 31 mars 1913

Je continue tardivement mon récit.

Le dimanche de Pâques à cinq heures du matin, j'étais au bord du lac où attendait un jeune indien réquisitionné la veille avec son canot. Il faisait encore nuit, une nuit claire avec une pleine lune superbe. Nous saisissons les quatre avirons et filons vers l'embouchure du Rio Lerma.

En une demi-heure nous avons gagné le marais. C'est une région du lac peu profonde, encombrée d'herbes et pleine d'oiseaux de toutes sortes. Nous attendons que le soleil se lève, ou du moins qu'il fasse assez clair pour tirer un coup de fusil.

Je n'oublierai jamais la demi-heure que j'ai passée là. Petit à petit le ciel s'empourprait d'un côté et pâlisait de l'autre. Excellent sujet de tableau pour un peintre de la vieille école : « L'aurore chassant la nuit ».

Autour de nous on entendait une foule de bruits, carpes sautant hors de l'eau, cris bizarres d'animaux étranges, un échassier nommé « perro » aboyait comme un chien.

J'avais rangé mes avirons et pris le fusil en main. Bon fusil jadis offert à oncle Albert par des confrères en Saint-Hubert qui ne se doutaient pas que leur cadeau irait massacrer dans le Nouveau Monde des gallaretas, des perros, des garzas et des ahuizates.

Dès que j'y vis bien clair, je mis en joue un « perro » à 25 m de moi perché sur des lys aquatiques. Je fis feu et la pauvre bête tomba foudroyée. Pendant que l'Indien ramait énergiquement pour frayer au canot un passage entre les herbes et atteindre le « chien ailé », le bruit de la détonation donnait lieu à un écho inattendu.

Ce fut comme un roulement de tonnerre le long des collines qui bordent le lac, et des centaines et des centaines d'oiseaux prirent leur vol fuyant dans toutes les directions. En voyant tant de belles pièces s'échapper, je déplorai de ne pas avoir mieux choisi ma première victime. Je lâchai le fusil trop bruyant et je sortis mon revolver. Les détonations plus sèches n'effrayaient plus les oiseaux, mais je ne fus pas heureux dans mon tir.

Une poule d'eau à 30 m, ce n'est pas gros. On voit juste la tête, le cou et quelques plumes du dos. Si je les avais tirées de terre ferme, j'en aurais peut-être tuées une ou deux, mais les oscillations du canot m'empêchèrent de rien faire de bon. Bientôt je repris le fusil et je mis à mort deux « gallaretas ». Puis ce fut le tour d'une « garza », très analogue à notre héron, puis un « ahuizate » qui ressemble au canard, mais a le bec crochu.

Tout à coup, j'aperçus un énorme oiseau blanc, avec le bout des ailes noires, qui venait droit sur moi. C'était un pélican ! Le pélican est le plus gros oiseau que j'aie vu de mon existence (à part les autruches du jardin d'acclimatation). Les ailes grandes ouvertes il avait plus de 2 m d'envergure. Il portait un bec jaune énorme et volait majestueusement au-dessus des eaux.

Quand il fut à bonne portée, je tirai — Pan ! - Le pélican passa au-dessus du canot, je lui lâchai mon second coup — Pan ! - C'est tout juste s'il tomba deux plumes. Pour chasser des bêtes de cette taille, il faut de la chevrotine et non pas du petit plomb. J'ai rarement éprouvé une déception pareille.

Pendant un bon moment, nous cherchâmes à suivre l'oiseau, mais il ne se laissa plus approcher. Le petit plomb qu'il avait reçu lui paraissait suffisant. Je me vengeai sur une malheureuse « gallareta » qui commit l'imprudence de s'arrêter à bonne distance, juste devant mon fusil, et avec mes six oiseaux je rentrai à l'hôtel Ribera prendre mon petit déjeuner.

Toujours en canot je suis allé jusqu'à Ocotlan assister à la messe. Abandonnant le fusil, je pris mon Kodak et j'ai rapporté de cette promenade quelques photos qui constituent un très agréable souvenir de mon voyage en Jalisco.

Le soir du même jour, je rentrais à Mexico.

Lettre de Jean TM à sa sœur Laure JN

Mexico

Mardi 1^{er} avril 1913

Ma chère Laure,

Je réponds à ta lettre du 6 mars. Il ne faut pas s'étonner de l'irrégularité de ma correspondance. La ligne de Loreda a été coupée deux ou trois fois en six semaines et il y a eu beaucoup de lettres égarées. Si tu as des choses importantes à me dire, n'hésite pas à les répéter dans deux lettres distinctes à une semaine d'intervalle.

À mon retour de Chapala où j'ai passé de courtes, mais très agréables vacances de Pâques, nous avons eu Assemblée générale de notre société de Bienfaisance. Mes sept collègues sortants et moi, nous avons été réélus. Le lendemain j'ai offert ma démission de membre du Conseil en donnant pour motif mon prochain départ pour l'Europe. Ma démission a été refusée énergiquement et je reste secrétaire général de la société de Bienfaisance. C'est du reste le seul titre que j'ai conservé des quatre ou cinq postes que j'ai occupés déjà à Mexico. Je dois avouer que j'ai été très flatté de la confiance que m'ont témoignée mes compatriotes, en majorité des Barcelonnettes, gros patrons millionnaires.

Le cadeau pour mon filleul partira par le bateau du 12 avril. C'est une petite caisse contenant timbale, rond, hochet, coquetier, fourchette, cuillère et petite cuillère. La maman et la marraine recevront leurs cadeaux un peu plus tard. Je vous embrasse de tout cœur.

Jean TM

Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Mexico

Lundi 14 avril 1913

Ma chère tante,

Je t'ai envoyé des bords du lac de Chapala quelques cartes postales qui ont pu t'intéresser. J'ai passé là quatre jours de très agréables vacances. J'ai massacré toutes sortes d'oiseaux d'eau aux formes et aux couleurs extraordinaires. Quand oncle Albert m'avait donné son fusil, il ne pensait pas qu'un jour il servirait à tuer des garzas (hérons), perros (échassier qui aboie comme un chien), ahuizotes (oiseau de la taille du canard, mais à bec crochu), et des gallaretas (poule d'eau).

Les gallaretas se rencontrent à Chapala par milliers. On les tue à volonté, car elles se laissent approcher de près. J'ai aussi tiré un pélican, animal énorme qui ne répond en rien à la description poétique qu'en a fait Alfred de Musset. J'ai d'ailleurs eu le désespoir de voir le pélican continuer son chemin fort peu intimidé par mon petit plomb.

Actuellement, notre grande distraction à Mexico est l'opéra. Nous avons une bonne troupe française de passage et nous nous en donnons à cœur joie.

La situation économique du pays est plutôt mauvaise, mais il faudrait bien mal nous connaître pour penser que la capitale en soit plus triste.

Les travaux de construction du nouvel hôpital français avancent rapidement. J'ai été réélu membre du Conseil de la société de Bienfaisance pour deux ans. Ma démission, que j'avais offerte, a été énergiquement refusée par les patrons Barcelonnettes qui ont la majorité du Conseil, et j'ai dû reprendre à nouveau le poste de secrétaire général.

Hier dimanche je suis allé faire un tour à notre ancien hôpital toujours en service, en attendant l'achèvement de l'autre. Il y avait 27 malades seulement, l'un d'eux à moitié aveugle et paralysé est venu au Mexique comme zouave en 1864.

Bons souvenirs pour tous. Ton filleul dévoué.

Jean TM

Lettre de Jean TM à son frère Jacques TM

Mexico

Samedi 19 avril 1913

Il y a deux ans et demi que l'ère des guerres civiles et des révolutions s'est rouverte au Mexique. Au milieu des graves et incessants désordres auxquels nous avons assisté, la situation économique du pays ne pouvait pas se maintenir éternellement brillante. À l'heure qu'il est le Gouvernement mexicain et dans un terrible pétrin.

Ce n'est pas la faute de l'industrie et du commerce. Les exportations de café et de hennequen (végétal) sont bonnes. La production du pétrole est superbe. Les quantités d'or et d'argent sorties des mines ont peut-être subi un léger recul, mais restent très satisfaisantes. C'est à peine si on note une diminution dans la récolte du guayule (caoutchouc).

Que se passe-t-il donc ? Nous sommes gênés parce que les importations dépassent de beaucoup les exportations. À la vérité cet écart a existé de tout temps et il est presque inévitable chez un peuple jeune. Jusqu'à maintenant on avait pu remédier à cet état de choses et équilibrer la balance à l'aide d'emprunts. Ces emprunts nécessaires au Mexique constituaient en même temps pour les Européens et les Américains, créanciers, un très bon placement (ou tout au moins, auraient dû constituer un très bon placement). Tout a donc bien marché tant que le Mexique a inspiré confiance et a eu du crédit.

Mais ce n'est pas impunément qu'un pouvoir central, déplorablement faible, laisse attaquer les trains et piller les propriétaires, ce n'est pas impunément que l'on peut confondre une capitale de 450 000 âmes avec un polygone destiné au tir de l'artillerie. Le Mexique a perdu son crédit. Il ne peut plus faire d'emprunt pour équilibrer ses exportations et ses importations : il est menacé de faire banqueroute.

La seule ressource pour trouver encore des prêteurs serait de donner les douanes comme garantie. Cette mesure difficile et humiliante en temps normal est particulièrement délicate dans la situation présente du marché mondial. Et puis même opérée avec succès elle ne suffirait pas à sauver le gouvernement mexicain : les prodiges ne deviennent pas subitement économes.

La piastre mexicaine dont la valeur normale depuis des années était de deux francs cinquante-huit centimes vaut aujourd'hui deux francs vingt centimes. Au cours actuel de l'argent, la piastre ne peut pas tomber plus bas, parce que cette valeur est sa valeur métallique.

Le krach n'est pas absolument certain, mais il est probable. Les transactions humaines sont soumises à un certain nombre de lois économiques et sociales, lois aussi rigoureuses que les lois physiques et chimiques. Elles écrasent implacablement les imprudents qui les méprisent ou qui veulent jouer avec elles.

Les banquiers mexicains se sont moqués effrontément de leurs créanciers. Les soldats mexicains, non pas tous, mais un trop grand nombre, ont considéré la révolte comme un droit et la désobéissance comme une vertu héroïque. Tout cela doit se payer.

Si nous avons une faillite générale, l'anarchie dans les provinces n'augmentera pas beaucoup, parce qu'elle est déjà proche de son maximum. Il ne faut d'ailleurs pas considérer les maux qui vont fondre sur nous comme tels qu'ils nous obligent à évacuer le pays. Une bonne affaire restera généralement une bonne affaire et une bonne créance une bonne créance. Nous continuerons à travailler comme par le passé. Peut-être perdrons-nous de l'argent, mais il n'est pas non plus invraisemblable qu'au milieu du bouleversement général notre situation particulière se trouve améliorée.

Tout ce que nous demandons, ainsi que je te l'ai souvent dit, c'est :

1) la sécurité dans la capitale et dans les principaux centres miniers,

2) la circulation assurée des trains sur plusieurs grandes lignes et en particulier entre Mexico et

Veracruz,

3) le maintien de la législation actuelle pour les matières précieuses.

Je crois que ces trois conditions seront toujours réalisées, et n'ayant pour ainsi dire aucun risque à courir, je peux voir avec philosophie la situation empirer autour de moi. Somme toute, il me semble que les maisons de mes voisins sont sur le point de prendre feu et que la mienne est encore hors de la zone dangereuse, seulement quand je mets le nez à la fenêtre, il fait chaud.

Lettre de Jean TM à sa sœur Laure JN

Mexico

Mardi 24 avril 1913

Ma chère Laure,

Les communications par voie ferrée entre le Mexique et les États-Unis sont si irrégulières que je n'ai reçu aucune lettre de France ou d'Europe depuis 15 jours. Inversement vous n'avez dû recevoir aucune lettre de moi. Je pense que vous ne vous inquiétez pas sur mon sort. Nous sommes toujours reliés par des télégrammes fréquents avec notre Siège Social, 56 rue de Provence, où vous pourriez toujours avoir de mes nouvelles en cas d'urgence.

La situation actuelle à Mexico est parfaitement calme. Pendant une semaine ou deux, le commerce a été gêné à cause du mauvais change sur l'étranger. La piastre mexicaine était tombée de deux francs cinquante-huit centimes à deux francs vingt-cinq centimes.

C'était fort gênant pour quelques-uns de nos compatriotes importateurs. Mais aujourd'hui cela s'améliore.

Dimanche prochain nous aurons une réunion des membres du Club hippique Français, promenade, lunch, etc. j'irai ensuite déjeuner et passer l'après-midi à San Angel, chez mes amis de Font-Réaulx. Ce sera la première fois que je manquerai mon abonnement à l'Opéra. Je vais passer mon fauteuil à un ami.

J'apprends à l'instant qu'un des principaux employés de l'usine est souffrant et que le directeur M. Payrola est très fatigué. En conséquence je vais dès demain matin retourner à l'usine. Il y a beaucoup à faire pour le moment, malgré la révolution, et l'absence du sous-directeur Laforest, actuellement en congé en France, se fait sentir.

J'espère recevoir d'un jour à l'autre un paquet énorme de lettres de toute la famille. Je pense qu'à peu près en même temps que cette lettre tu recevras le petit service que j'ai envoyé à mon filleul.

Quant à mon arrivée en France, au lieu d'arriver comme je l'espérais le 22 août, je commence à croire que faute de communications régulières par voie ferrée, je serai obligé de voyager par mer et j'arriverai dans ce cas seulement le 28 août. Je ferai de ce fait une assez forte économie involontaire sur mon billet.

Je vous embrasse tous de tout cœur.

Jean TM

Lettre de Jean TM à sa sœur Laure JN

Mexico

Mardi 29 avril 1913

Ma chère Laure,

Je n'ai plus aucune nouvelle de France depuis plusieurs semaines. Je suppose que vous continuez à m'écrire, comme je le fais moi-même chaque semaine. Tous les courriers restent en panne dans le nord du Mexique près de la frontière américaine, et la poste n'a même pas l'idée de passer par mer, ce qui serait la seule solution. Aujourd'hui la Société d'Affinage n'a pas reçu une seule lettre, ni d'Europe, mais des États-Unis, ni du Mexique. Dans ces conditions il n'y a plus aucune transaction possible. On dit que la situation est mauvaise en Europe, mais celle d'ici et infiniment pire.

La ville de Mexico reste d'ailleurs toujours très calme et les gens qui touchent comme moi leurs appointements mensuels fixes n'ont pas de raison de se plaindre.

En prévision de mon départ en août, je suis déjà occupé de vendre mon cheval, parce que les chevaux se vendent mieux maintenant que dans le courant de juillet. J'avais chargé Welton, maître de pension de chevaux, de trouver un acquéreur.

Samedi dernier l'écuyer de Welton, un nommé Morales, Espagnol, excellent cavalier, fut chargé par Welton de présenter mon cheval à des officiers mexicains qui désiraient se remonter.

Hector fut amené dans le manège, et Morales voulut le monter devant les officiers. Hector n'est pas une bête vicieuse, je le monte sans difficulté quotidiennement depuis deux ans et demi. Mais c'est une bête jeune et vigoureuse, qui a des mouvements vifs.

Il est probable que Morales l'approcha un peu brusquement. Hector prit peur et au moment où le cavalier avait la main gauche enroulée dans la crinière, le pied gauche dans l'étrier et le pied droit en l'air au-dessus de la croupe, la monture fit un brusque écart à droite et partit au galop.

Morales chercha à se mettre en selle et n'y réussit pas. À la troisième foulée, il tomba d'une façon si malheureuse que malgré la sciure de bois il se rompit le pied gauche. La fracture était très mauvaise, l'os brisé sortait des chairs, au travers de la peau. Mais le plus grave fut une hémorragie interne au poumon. Le pauvre Morales est mort cette nuit à l'hôpital américain, où sa femme et ses beaux-frères l'avaient fait transporter.

Un pareil accident paraît invraisemblable, le cavalier était un homme adroit, le cheval était une bête douce, le terrain était mou ! C'est invraisemblable, mais vrai. Je n'ai aucune responsabilité ni morale ni civile dans ce malheur, mais il m'a profondément attristé.

J'avais monté Hector la veille, le vendredi. Je l'ai monté le lendemain de l'accident, le dimanche pour aller à une réunion du Club hippique français à Chapultepec.

Ce matin, mardi, j'ai fait conduire le cheval au manège dans les mêmes conditions que le jour de l'accident, je l'ai monté en présence des grooms qui avaient assisté à la chute de Morales et qui se sont cette fois-ci soigneusement garés derrière les portes. C'est à peine si Hector esquissa un petit saut de mouton. Je le fis galoper un bon quart d'heure sans qu'il bougeât les oreilles !

Je suppose que le pauvre Morales a dû toucher le ventre du cheval avec la pointe de sa botte gauche, au moment de poser le pied dans l'étrier et que passant bas la jambe droite, il effleura la croupe ; ce serait ces deux contacts imprévus qui auraient énervé Hector. Quoi qu'il en soit, Morales a payé cher une seconde d'inattention.

Comme c'était un des bons écuyers de Mexico, voilà ma réputation de cavalier bien assise. En revanche la vente de mon cheval devient des plus problématiques !!!

Des employés amis nous téléphonent de la Banque de Paris et Mexico pour nous prévenir qu'ils ont reçu de très mauvaises nouvelles d'Europe ; on dit que la guerre va éclater d'un moment à l'autre. Comme il n'existe plus de voie ferrée ouverte entre Mexico et New York, je ne pourrai plus utiliser la ligne la plus rapide. Il est probable que suivant la date à laquelle nous apprendrons la guerre, je prendrai soit la Ward Line jusqu'à New York, puis la ligne Transatlantique de New York au Havre, soit la ligne Transatlantique de Veracruz à Saint-Nazaire.

S'il y a probabilité que les bateaux français soient arrêtés dans l'Atlantique par des bateaux de guerre allemands, je tâcherai de voyager par la Compagnie transatlantique espagnole, et une fois débarqué en Espagne je gagnerai par chemin de fer la frontière des Pyrénées.

Mon poste de mobilisation (et par suite mon adresse) sera : Lieutenant Tommy Martin, Parc d'Artillerie du 8e corps d'armée, car j'ai gagné un galon, et depuis un an je suis lieutenant au lieu de sous-lieutenant.

À bientôt, ma chère Laure, je vous embrasse tous de tout cœur. Ton frère dévoué.

Jean Tommy Martin

Je viens d'acheter une perle ravissante qui vient du golfe de Californie. Ce sera pour mettre sur une bague de fiançailles, si j'ai jamais une fiancée !!

Lettre de Jean TM à son frère Jacques TM

Mexico

Mercredi 30 avril 1913

Mon cher frère,

Grande nouvelle ! Après être resté trois semaines sans recevoir une seule lettre d'Europe ou des États-Unis, nous apprenons que tous les courriers en retard, un véritable train doit arriver ce soir à Mexico. Je vais cette nuit avant d'aller me coucher faire un tour à notre casier postal voir si j'y rencontre quelques lettres de vous. La dernière carte que j'ai reçue était de Philippe. Il l'avait mise à la poste à Pâques pendant un voyage dans le Midi.

Ce malheureux Mexique est dans une situation de complète anarchie. L'irrégularité des trains est telle qu'on ne peut plus faire aucun projet sérieux. C'est un gâchis inouï et comme tout le monde s'en fiche nous n'en sortirons pas. Le mois prochain sera pire que celui-ci et dans deux mois ce sera pire que le mois prochain. Même avec l'optimisme le plus robuste il est impossible de prévoir une fin à cet état de choses.



Le nouvel hôpital.

Tous les jours nous apprenons de nouveaux soulèvements soit au Nord, soit au Sud. Les soldats chargés d'assurer l'ordre sont les premiers à se mettre en rébellion. Les actes de vols et de brigandage sont quotidiens. On ne les compte plus. Nous avons reculé d'une cinquantaine d'années.

La capitale grâce à son excellent corps de police reste tout à fait calme. Je la trouve même trop calme et je t'assure que si je n'étais pas déjà moi-même très blasé, je m'exaspérerais à voir l'apathie de la haute société mexicaine. La classe riche semble uniquement intéressée par les promenades au pas dans l'avenue de San Francisco, à midi et à 6:00 du soir. Les dames et les jeunes filles en belles toilettes défilent en voitures devant les trottoirs encombrés de dandys. Ces gens-là ne pensent qu'à se regarder les uns les autres. La piastre peut dégringoler, le gouvernement faire faillite, c'est le cadet de leurs soucis.

Le Mexique, en tant que nation, est en train de périr. Le mouvement séparatiste du Nord est un commencement d'agonie. Mais les Mexicains de Mexico semblent prendre l'agonie gaiement.

M'y prenant prudemment plusieurs mois à l'avance j'ai mis mon cheval en vente. Samedi dernier l'écurier Morales qui voulait le présenter à quelques officiers mexicains au Tattersall est tombé au moment de se mettre en selle à cause d'un écart brusque du cheval. Il a fait une chute terrible, s'est brisé la jambe gauche et une petite artère au poumon. C'était le samedi. J'avais monté sans incident Hector la veille, le vendredi. Je le remontai le lendemain dimanche sans accroc. L'accident reste pour moi inexplicable. Le malheureux Morales a eu des complications au cœur. et est mort dans la nuit de lundi à mardi. Cela va me rendre plus difficile la vente d'Hector.

Jeudi 1^{er} mai. Ascension de N.S

Enfin j'ai reçu quelques lettres de France et en particulier une carte que tu m'as envoyée de Chalon le 27 mars et une carte que tu m'as envoyée de Rouen le 31.

Je suis bien ennuyé les nouvelles que tu me donnes des Meissas et d'Albert Contant. Que de vides et de tristesse je vais trouver à mon retour en France.

Je pense toujours arriver fin août. Mais il y a une telle insécurité sur les voies ferrées du Nord de la République que je crains de devoir renoncer à mon projet de partir par New York. J'aurais pris *la Provence* le 14 août à New York pour arriver le 21 août au Havre.

Si l'ordre n'est pas parfaitement rétabli, il serait fort imprudent à un voyageur pressé de se lancer sur la ligne de Loredo. Je serai vraisemblablement obligé de prendre le vapeur *Espagne* à Veracruz le 12 août qui m'amènera à Saint-Nazaire le 26 août. Je perdrai de ce fait cinq jours de congé, mais je visiterai la Havane et j'économiserai quelques centaines de francs.

La voie ferrée de Mexico à Veracruz (ligne anglaise dite : Ferrocarril Mexicano) n'a jamais eu de troubles graves. On peut la considérer comme sûre.

Je ne me rends pas encore compte de la façon dont vous avez apprécié en France le bombardement de Mexico. J'espère que vous aurez démenti les exagérations ridicules qui ont dû apparaître de tous côtés. Quand tu auras occasion de voir Madame Champy et Louise Guibert, insiste bien sûr la sécurité qui règne à Mexico.

Ton ex-camarade Maurice Armand Delille vient d'être nommé Administrateur de la Banque Nationale du Mexique. Ici il est administrateur un peu partout et touche de ce fait environ 10 000 fr. par mois en plus de ses appointements fixes de représentant du Boléo !

Lorsque je vois réussir d'une telle manière l'un de mes chefs de file, comment n'aurais-je pas confiance dans l'avenir ?

Tout à toi. JTM

Lettre de Jean TM à sa sœur Laure JN

Mexico

Vendredi 16 mai 1913

Ma chère Laure,

Je me suis toujours efforcé de vous donner de bonnes nouvelles de Mexico, de façon à démentir les récits plus ou moins fantaisistes de la presse.

Quand je donne de bons renseignements sur Mexico, je ne me base pas sur des questions de sentiments, mais sur des faits. C'est ainsi que j'ai le plaisir de t'annoncer que la quinzaine qui vient de s'écouler du 1er au 15 mai a vu s'établir le record de tonnage de la Société d'Affinage de Métaux. Nous avons reçu en quinze jours 45 000 kg d'or et d'argent, c'est dix tonnes de plus que la moyenne des dernières années.

Par conséquent les mines principales de la République sont en bonne marche, et comme les mines sont l'industrie la plus importante du Mexique, tu vois que notre situation n'a rien de bien inquiétant.

La troupe française d'Opéra est partie pour Guadalajara. Elle doit revenir dans huit jours et donnera encore quelques représentations avant de retourner en Europe.

J'ai déjeuné mercredi à la Légation de France. Mme Lefavre m'a réinvité pour dimanche à la condition que je lui fasse visiter dimanche matin les travaux de notre Nouvel Hôpital. J'ai immédiatement téléphoné à l'architecte et à l'entrepreneur. On va nettoyer un peu, poser des planches aux endroits difficiles et dimanche matin nous allons présenter les travaux à notre Ministresse.

Je continue à monter chaque matin sur Hector, le cheval homicide, comme on l'a nommé. Il est toujours très doux avec moi, mais il s'est acquis une si mauvaise réputation que je ne sais pas comment j'arriverai à le vendre avant mon départ.

On m'annonce à la poste l'arrivée d'un colis pour moi. Ce doit être les chocolats de mon filleul. À bientôt

Je vous embrasse tous de tout cœur.

JTM

Lettre de Jean TM à M. Lanos de Neuilly-sur-Seine

Mexico

Mercredi 21 mai 1913

Il y a quatre ans quand je suis venu au Mexique, ce pays semblait promettre un avenir splendide, mais depuis lors la situation a bien changé. Non seulement il n'y a aucun progrès, mais nous assistons à un recul marqué de la Civilisation. De très rares industries, comme la mienne, peuvent maintenir leur position, ce sont des exceptions ; les affaires dans leur ensemble passent par une crise grave.

Le moment n'est pas propice pour venir chercher fortune au Mexique. Je vous déconseille nettement de venir ici, à moins que vous ne puissiez signer en France, avant de vous embarquer, un contrat ferme avec une Compagnie française sérieuse.

Votre idée de vous expatrier est une idée très louable, mais puisque vous êtes encore très jeune, avant de traverser l'océan et de quitter brusquement votre famille et vos habitudes, vous pourriez peut-être essayer de travailler en France ou tout au moins en Europe.

Rendez-vous bien compte qu'à votre âge vous ne pourrez obtenir dans aucun pays du monde autre chose que « une situation avec un traitement très modeste et aucun avenir assuré ».

Il ne faut pas se décourager pour cela. Il faut travailler avec persévérance et surtout ne considérer aucune besogne au-dessous de soi. C'est là le vrai secret du succès, aussi bien dans le Nouveau Continent que dans le Vieux Monde.



De gauche à droite : Mme Godard, Mr Balzac, Jean Tommy-Martin et Mr Godard à San Angel.

Lettre de Jean TM à sa sœur Laure JN

Mexico

Vendredi 23 mai 1913

Ma chère Laure,

Les courriers qui passaient par la voie ferrée Mexico-Laredo — Saint Louis — New York arrivaient fort irrégulièrement, et comme on peut dire qu'ils n'arriveraient plus du tout, on a changé l'itinéraire. Maintenant les lettres entre New York et Mexico viennent et s'en vont par mer, par la Ward Line. Il n'y a qu'un service par semaine, qui ne coïncide pas avec le service de la Transatlantique. Les lettres d'Europe qui nous parvenaient jadis en 11 jours arrivent maintenant péniblement en 22 jours, mais nous ne nous plaignons pas. Nous sommes encore bien heureux de les recevoir.

La situation du nord du Mexique est si continuellement mauvaise que je désespère de pouvoir m'en aller en vacances par cette voie. Je courrai le risque de rester en panne du côté de Monterrey. Je partirai donc par la voie de Veracruz. Le paquebot « *Espagne* » le meilleur bateau de cette ligne quittera Veracruz le 12 août et arrivera probablement à Saint-Nazaire le 26 août. J'ai retenu hier ma cabine. Cela peut paraître un peu hâtif de retenir sa cabine 80 jours à l'avance, mais cette mesure de précaution est doublement justifiée :

1) Au dernier départ du bateau français, il y avait une telle demande de cabines qu'elles ont toutes été retenues 21 jours avant l'embarquement.

2) On annonce un grand pèlerinage de Puebla vers Jérusalem. Il y a cent pèlerins voyageant en première classe. Ils vont occuper toutes les cabines de première modestes à bord de *l'Espagne* le 12 août. Or je veux voyager seul et ne pas payer un prix fou d'où nécessité de retenir ma cabine à l'avance.

Grâce aux bonnes relations que j'entretiens avec les agents de la Transatlantique à Mexico, je n'ai pas versé d'avance 50 % comme on l'exige aux inconnus. J'ai réservé la cabine 317 qui n'a qu'un seul lit et qui est assez heureusement située près du centre du bateau. Elle me coûtera 825 fr. C'est évidemment moins luxueux que la cabine de grand luxe à 4300 fr. !!! Mais cela me suffira.

Il n'y a sur *l'Espagne* que trois cabines à 825 fr. En dehors de ces trois cabines, pour être seul il faut payer un millier de francs. C'est toujours 175 fr. de sauvé. Et il m'est indifférent d'être sur le premier pont, le pont promenade, ou un autre pont, car je ne reste dans ma cabine que pour dormir.

Ce voyage sur mer sera mon meilleur temps de repos, car j'aurai fort à faire pendant mon séjour en France. J'espère faire le voyage en août en compagnie de M. Burgunder, Agent de la Compagnie Transatlantique au Mexique et de Mme Lefavre, femme de notre ministre, sans compter les fameux pèlerins de Puebla.

La troupe française d'Opéra qui nous avait quittés pour faire une tournée dans l'intérieur repasse par Mexico la semaine prochaine. Nous aurons une dizaine de représentations. J'ai retenu ma place pour dimanche soir à « La fille de Mme Angot ».

Dimanche matin et après-midi je dois passer la journée à San Angel, joli village à 12 km de Mexico chez mes amis de Font-Réaulx. J'irai chez eux en compagnie de Godard et des Balzac. Ce sont des architectes français. On doit consacrer toute la matinée à faire de la peinture en plein champ. Pour moi, incapable de tenir un pinceau, je me consacrerai à la photographie. J'ai acheté dernièrement un Kodak perfectionné et je m'entraîne à son maniement pour me composer une jolie collection de photos pendant mon voyage de retour et pendant les manœuvres d'automne.

Nos affaires continuent à être satisfaisantes. Je peux donc espérer toucher en octobre une participation aux bénéfices de plusieurs milliers de francs, qui me seront bien nécessaires pendant mon séjour à Paris. Quant à mes appointements durant mes cinq mois de congé, d'après les règles de notre Société je ne pourrai les toucher que le jour de mon retour à Mexico.

À bientôt, ma chère Laure, je vous embrasse tous de tout cœur. Ton frère dévoué.
Jean TM

PS : Pourrais-tu me faire savoir où Mme Champy et Louise Guibert passeront leurs vacances cet été ? Où se trouveront-elles pendant la dernière semaine d'août et pendant la dernière semaine de septembre ?

Lettre de Jean TM à son frère Jacques TM

Mexico

Samedi 24 mai 1913

Mon cher frère,

Les lignes de chemin de fer du nord du Mexique souffrent d'une telle irrégularité qu'on a renoncé à les utiliser pour le service postal. Les trains de marchandises circulaient encore assez régulièrement il y a un mois. Faute de pétrole on dut suspendre le trafic. À peine l'avait-on rétabli, il y a huit jours, que les révolutionnaires, il serait plus juste de les appeler des bandits, on détruit à la dynamite quatre ponts et incendié dans un même endroit 23 wagons de charbon et 16 wagons-citernes de pétrole. Un fameux incendie !

La voie est de nouveau inutilisable pour huit jours. On la rétablira, on la redétraira une dizaine de fois d'ici le mois d'août, mais dans ces conditions j'aime mieux ne pas m'y risquer.

Je partirai en vacances par la voie anglaise dite Chemin de fer mexicain, qui descend en douze heures de Mexico à Veracruz. Là je m'embarquerai le 12 août sur *l'Espagne*, qui est le plus beau bateau de la Transatlantique (ligne du Mexique) et le plus grand navire qui soit entré jusqu'à ce jour dans le port de Veracruz. La ligne anglaise est absolument sûre et traverse des régions en paix.

J'ai retenu la cabine 317 sur *l'Espagne*. C'est le meilleur marché des cabines à un seul lit. J'avoue que j'ai horreur de mon prochain en voyage et que je désire à tout prix voyager seul. Il y a une quinzaine de prix en première classe, depuis 775 fr. jusqu'à 4300 fr. Je payerai 825 fr. Cela représente le billet de Veracruz à Saint-Nazaire, mais il faut y ajouter le prix du voyage de Mexico à Veracruz, de Saint-Nazaire à Paris et la multitude des frais accessoires : droit de débarquement, transport de bagages, halte à La Havane et les pourboires innombrables, garçon de table, garçon de cabine, musiciens, etc., etc.

En faisant des merveilles d'économie, je suis tout de même sûr de dépasser le billet de 1000 fr.

Je viens d'acheter un Kodak du même type que celui que j'avais emporté avec moi au bord du lac de Chapala. Je pourrai ainsi me composer une jolie collection de photos pendant mon voyage de retour et ensuite aux cantonnements pendant les manœuvres d'automne.

La troupe française d'Opéra, retour de l'intérieur, redonne ici une saison de huit jours. Je vais voir demain « La fille de Mme Angot ». Tout à toi

JTM

Lettre de Jean TM à sa tante Marie Albert Martin

Mexico

Lundi 2 juin 1913

Ma chère tante,

Je réponds à ta bonne lettre du 13 mai. La correspondance avec l'Europe qui pendant trois mois a été fort irrégulière, recommence à nous parvenir d'une façon acceptable. J'ai malheureusement perdu trois ou quatre courriers, qui ont dû être détruits près de Loredó. C'est ainsi que je m'explique le silence de plusieurs parents et amis à qui j'ai écrit de longues lettres. Le malheur est que je ne sais pas si ce sont mes lettres, écrites par moi, ou les réponses qui ont été arrêtées en route. Tout cela a peu d'importance maintenant que je vais rentrer en France.

Il ne faudra plus m'écrire à Mexico après le 14 juillet, car il est probable que les lettres ne me parviendraient plus. Le vapeur « *Espagne* », sur lequel je m'embarquerai à Veracruz le 12 août, fera escale à La Havane, puis à La Corogne et à Santander, je serai à Saint-Nazaire le 26 ou le 27 août et immédiatement j'irai à Paris.

Comme je dois être à Bourges le 1er septembre pour mon service militaire, je me suis fait faire à Mexico un nouvel uniforme, en effet mes vieux uniformes ne doivent plus être à ma taille et ils ont cessé d'être à l'ordonnance. Quand je suis allé voir le tailleur militaire, j'étais un peu inquiet qu'il ne me fasse de la fantaisie, d'une manière excessive, mais je suis justement tombé sur un Français, ancien maître tailleur d'un régiment d'Artillerie ; il m'a promis de me livrer un uniforme parfaitement réglementaire dans une quinzaine de jours.

Tu me dis dans ta lettre, ma chère tante, que c'est seulement en me confiant à la Providence que je pourrai réaliser mes légitimes aspirations et tous les projets que j'espère mener à bonne fin pendant mes trop courtes vacances. Tu ne saurais croire à quel point ta pensée fait écho à la mienne. Les mots de Providence, Patrie et Famille qui n'avaient pour moi qu'une signification vague lorsque j'étais encore un adolescent, se sont merveilleusement précisés depuis que je suis en contact avec la vie.

Je les ai mieux compris que jamais depuis trois mois que je suis chargé de surveiller la marche du vieil Hôpital français. Chaque semaine j'y fais ma petite inspection et je t'assure que c'est un spectacle édifiant. À l'exception des vieillards, des accidentés et de rares maladies contagieuses, on peut affirmer que neuf sur dix de nos malades, tristes épaves de la colonie française au Mexique, sont venus échouer à notre hôpital parce qu'ils n'avaient pas de principes religieux solides, et parce qu'ils n'étaient plus entourés par le cadre protecteur de la patrie et de la famille.

À bientôt, ma chère tante, la joie de vous embrasser tous. Ton filleul dévoué.

Jean TM

Lettre de Jean TM à son beau-frère Louis JN

Mexico

Lundi 2 juin 1913

Mon cher Louis,

Je réponds à ta lettre du 9 mai. Je suis bien content que mon colis pour Charles soit arrivé à bon port. Je l'avais expédié par la voie de Veracruz et du paquebot français. Ce moyen de communication est lent, mais il a l'avantage d'être absolument sûr. C'est par là que je m'en irai en congé, car il s'agit avant tout d'arriver entier.

Dans le nord du Mexique, il y a toujours des troubles, depuis trois mois j'ai perdu près de la moitié de ma correspondance, et si une nouvelle importante ne m'a pas été répétée au moins deux fois par des courriers différents, il est probable qu'elle ne me soit pas parvenue. C'est ainsi que j'avais envoyé des lettres longues et importantes à M. Bureau, à Charles Gosset, à Jean Imbart de la Tour, etc., etc. Je n'ai jamais eu de réponse et je ne sais pas si ce sont mes lettres qui n'ont pas pu sortir du Mexique, ou si ce sont leurs réponses qui n'ont pas pu y entrer.

Les pires coupables de ces désordres postaux sont les Américains, car si les révolutionnaires mexicains brûlent la correspondance par trains entiers, c'est après tout dans leur rôle, mais ce que je ne peux pas comprendre, c'est que l'administration postale des États-Unis, nation prétendue civilisée, livre sciemment des wagons postaux à des bandits, sachant très bien que tous les sacs des lettres seront brûlés et les valeurs volées.

Ne crois pas que cela soit l'accident d'un jour, non, c'est un système. Les Américains ont utilisé ce système pendant plusieurs semaines dans le but unique et presque avoué de compliquer la situation mexicaine. Ce n'est qu'après des réclamations énergiques du gouvernement mexicain et des étrangers que la poste américaine a bien voulu envoyer les lettres par la voie de mer.

Tu connais déjà mes projets. Je pense débarquer à Saint-Nazaire par le vapeur « Espagne » le 27 août et coucher le soir même à Paris. Je pense pendant les journées du 28-29-30 et 31 un août passer quelques heures à Chalon (ou Jamproyes) et quelques heures en Normandie, bien que ce ne soit pas dans la même direction.

À partir du 1er jusqu'au 24 septembre, je prendrai Bourges pour centre d'opérations et à partir du 25 septembre je me réinstallerai à Paris, d'où je rayonnerai dans de multiples directions.

Si vous avez des choses importantes à m'écrire à Mexico, envoyez vos lettres avant le 14 juillet, sinon il est peu probable qu'elles ne parviennent avant mon départ.

Nos affaires restent toujours très bonnes. À bientôt la joie de vous embrasser tous. Ton frère dévoué.

JTM

Je crois apercevoir à l'horizon un petit bout de ruban pour ma boutonnière, couleur probablement exotique et encore mal définie.

Lettre de Jean TM à sa sœur Laure JN

Mexico

Lundi 9 juin 1913

Ma chère Laure,

J'ai déjeuné samedi avec M. Henry Bourgeois, notre Consul, au restaurant de Chapultepec. Il a été très heureux que je lui donne des nouvelles de Mme Bourgeois, j'ai reçu ta lettre ce même jour.

Je suis bien content que le projet de Louise Guibert tienne toujours. J'avais une peur terrible qu'il ne casse pour les mêmes motifs que celui de Madame Champy. Ce recul est très probablement dû à une série d'articles parus dans le journal « Le Journal », articles idiots et mensongers, qui peignent le Mexique sous un jour atroce et qui sont probablement tombés entre les mains du cousin de Madame Champy.

Si on croyait seulement la moitié de ce que raconte ce journaliste fantaisiste, nous serions déjà tous ruinés, morts et enterrés, ou plus exactement brûlés au pétrole comme il dit ! C'est une collection d'absurdités ou de grossissements énormes, d'une glace brisée chez un bijoutier français il fait la description suivante « Les coffres-forts ont été défoncés à coups de canon », etc.

C'est tellement idiot qu'on n'a même pas besoin de démentir. Il est certain qu'il y a de l'anarchie au Mexique, et je ne crois pas qu'on puisse l'apaiser en quelques mois, mais cela n'empêche pas la colonie française de Mexico d'être en parfaite sécurité. Je tiens à répéter, et Mme Bourgeois a pu te le confirmer, que la colonie française n'a souffert ni dans ses vies ni dans ses biens, même durant les journées les plus terribles de ce qu'on a appelé la dizaine tragique.

Le Mexique est grand comme la France, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne réunies. S'il y a des brigands en Calabre, qu'est-ce que cela peut bien faire aux gens qui habitent la Normandie ? Et combien même la forêt de Fontainebleau serait infestée de voleurs, cela troublerait-il la circulation des trains entre Le Havre et Paris ?



Le projet de Louise Guibert : Charlotte Rivière.

La chose essentielle à comprendre est que :

1/ Veracruz est une ville saine, la fièvre jaune y est inconnue depuis bien des années.

2/ Le chemin de fer (anglais) qui va de Veracruz à Mexico n'a jamais été attaqué. Il traverse une région très pittoresque (c'est un des plus beaux voyages du monde), mais le pays est sûr. On n'a même jamais pensé à mettre une escorte de soldats dans le train.

3/ La ville de Mexico est absolument sûre. J'ose dire que la police y est mieux faite qu'à Paris et à Londres.

Or si je me marie, ma femme ne connaîtra du Mexique que :

1) Veracruz

2) le chemin de fer de Veracruz à Mexico

3) et la ville de Mexico.

Il est évident que je ne l'emmènerai pas se promener au milieu des pays zapatistes ! Je ne suis pas un foudre de guerre qui ne cherche que plaies et bosses. Je suis un bourgeois pacifiste !

DEMISSION

Monsieur Jules SIMONIN
Administrateur-Délégué
de la
SOCIETE D'AFFINAGE DE METAUX
MEXICO

Monsieur

Comme suite à notre conversation d'hier, j'ai l'honneur de vous confirmer mon désir de quitter le service de la SOCIETE D(AFFINAGE DE METAUX pour raisons de famille. Conformément à mon accord verbal, je reprendrai ma liberté le 11 Juillet prochain.

Vous voudrez bien être mon interprète auprès de tous les Membres du Conseil d'Administration etc (..)

Ci-inclus une lettre particulière.

LETTRE PARTICULIERE

Monsieur Jules SIMONIN

En Ville

Cher Monsieur

Conformément à votre demande, je viens de vous envoyer ma lettre de démission, sous le prétexte de "raisons de famille". Malheureusement pour moi, vous me mettez dans l'obligation de quitter le service de la Société d'Affinage de Métaux au mois de Juillet, c'est à dire au moment le plus contraire à mes intérêts.(..) à la veille de mon départ en congé.
(...)

Vous savez mieux que personne de quelle manière j'ai toujours défendu les intérêts de la Société d'Affinage de Métaux, vous ne vous étonnez donc pas de me voir aujourd'hui défendre les miens. Au reste, je fais moins appel à votre esprit de justice qu'à la bienveillance dont vous m'avez déjà donné de si nombreux témoignages.

Je vous prie de croire, cher Monsieur, à mes sentiments très cordialement dévoués

TOMMY-MARTIN

Sois bien persuadée, ma chère sœur, que s'il y avait le moindre danger pour ma peau au Mexique, je n'y resterais pas ! Je regrette amèrement d'avoir envoyé en France des photos où je suis représenté avec un fusil à la main, ou à cheval franchissant des obstacles. Je t'en prie, ne parle pas de cela, dépeins ton frère comme il est, c'est-à-dire un garçon prudent, qui relève soigneusement le col de son pardessus pour ne pas s'enrhumer et qui a toujours un parapluie à la main en saison des pluies.

Je ne saurais te dire à quel point le projet de Louise Guibert me sourit. Ce milieu familial est pour moi l'idéal. Je ne connais pas la jeune fille elle-même, mais un si bon arbre n'a pu donner qu'un bon fruit. Je prie Dieu de tout mon cœur pour que ce projet réussisse et je compte fermement sur l'appui de tous les miens et en particulier de toi, ma sœur aînée, pour le faire aboutir.

Je vous embrasse tous tendrement.

Jean TM

Dernière nouvelle : les banquiers français viennent de signer l'emprunt. Ils prêtent 500 millions de francs au gouvernement mexicain. Voilà qui devrait inspirer confiance sur ce pays.

Retour anticipé

Le Manoir de Blangy

Mai 1964

Cinquante années et plus ont passé depuis que j'écrivais à M. Simonin les deux lettres qui précèdent. Je vais tâcher d'expliquer ce qui s'était passé.

Vers la mi-juin 1913 tout le personnel (haut personnel et les épouses) étions invités à dîner chez M. Michot, l'ingénieur-conseil du Boleo et de la banque Mirabaud. Nous étions une vingtaine à ce dîner et je m'y conduisis d'une façon peu correcte pour mon hôte, mais j'étais indigné par ce qui s'était passé au Boléo et je ne sus pas me contenir.

Peu auparavant j'avais rencontré à Mexico M. ESNAULT-PELLETERIE, jeune industriel français, qui faisait son tour du monde. Traversant le Pacifique du Japon à San Francisco, il avait voyagé avec un ancien du Boléo, qui lui dit : ne manquez pas d'aller voir le Boléo, grande mine de cuivre au Mexique. C'est une belle création française. Cela mérite le détour.

Le jeune Esnault-Pelleterie fit le détour, et pas un petit détour, et se présenta aux mines du Boléo. Le directeur d'alors lui ferma froidement la porte au nez. Et après avoir attendu dans l'auberge du lieu le premier bateau pour Guaymas, le jeune voyageur éconduit dut continuer son voyage vers Mexico. Là il me raconta son aventure et je fus si indigné que je décidai d'en tirer vengeance, bien que cette affaire ne me concernât en aucune manière ! J'avais 31 ans et l'âme de Don Quichotte.

Au cours du dîner offert par M. Michot, je racontai ironiquement la tentative de M. Esnault-Pelleterie de visiter le Boléo et comment il avait été éconduit. C'était un coup droit contre Michot. Il ne dit rien sur le moment, mais le lendemain il donnait l'ordre (car il était tout-puissant dans toutes affaires Mirabaud au Mexique) à M. Simonin de me renvoyer. M. Simonin, qui m'aimait beaucoup, ne put changer cet ordre. Voilà pourquoi au lieu de partir en congé, je quittais définitivement le Mexique.

Je fus reçu à Paris par M. William d'Eichtal, gendre d'Albert Mirabaud, avec une grande bienveillance. Je déjeunai chez lui au château de Crève-cœur en Seine-et-Marne et il voulait absolument que je vienne tirer ses faisans. Mais je me tins sur une sage réserve. Je n'avais pas oublié deux exploits cynégétiques de ma carrière, lorsque j'étais ingénieur à Rosières en 1907. J'avais mis par ricochet un plomb dans la cuisse de M. Hervet, président de la Chambre de Commerce de Bourges, et une autre fois j'avais mis un plomb dans le front de mon cousin Henry Gosset. Il ne s'agissait pas de compromettre toute ma carrière par un geste imprudent. Au grand étonnement de M. d'Eichtal, je déclinai l'honneur de tirer ses faisans.

C'est sur sa recommandation que j'allai voir au bureau de Peñarroya à Paris M. Frédéric Ledoux, qui me dit : je vous ai connu en stage à Peñarroya en 1909. Vous vous étiez fait estimer. Nous vous engageons. Vous pouvez aller vous reposer après quatre ans de Nouveau Monde. Mariez-vous. Vous vous présenterez à Peñarroya avant la fin de l'année.

Le lendemain même, c'était dans les derniers jours de juillet 1913, je partais pour les Petites Dalles où m'appelait ma sœur Thérèse Wallon : « j'ai quinze cousines à marier !!! »

Le jour où j'annonçai à la banque Mirabaud (en fait à M. William d'Eichtal) mon prochain mariage, ces Messieurs m'adressèrent un chèque de plusieurs milliers de francs qui compensait raisonnablement ce que mon départ un peu précipité de Mexico m'avait fait perdre.

Dans ma lettre du 24 juin 1913 à mon beau-frère Louis Jeannin-Naltet, où j'annonçais ma prochaine arrivée en France, je ne faisais pas allusion à l'incident Michot. Mais j'exposais les raisons (bien vues avec M. Simonin) qui ne me permettaient pas de revenir à l'Afinadora.

Lettre de Jean TM à Mr Guetet, secrétaire du C.H.F

Le 19 juin 1913

Je viens de lire votre convocation dans le « Courrier du Mexique ». J'ai le très vif regret de vous informer que je ne pourrai pas prendre part à la fête hippique du 13 juillet. Je dois en effet m'embarquer à Veracruz le 12 juillet pour la France.

Je souhaite de tout cœur que les membres du Club réussissent à organiser une fête brillante. Je me permets de vous rappeler qu'il est urgent de demander à Don Carlos Rincon Gallardo, Marquis de Guadalupe, l'autorisation d'occuper le terrain des « Anzures » dans la matinée du 13 juillet.

Si cette demande n'était faite immédiatement, il pourrait arriver que le marquis de Guadalupe apprenne par la presse, ou par toute autre publication du programme des fêtes, que nous avons disposé de sa propriété avant d'avoir obtenu son autorisation, ce qui ne serait pas correct.

Lettre de Jean TM à son beau-frère Louis JN

Mexico

Mardi 24 juin 1913

Mon cher Louis,

Grand changement de programme :

1/ Au lieu de m'embarquer le 12 août sur « l'Espagne », je vais m'embarquer le 12 juillet sur « la Navarre ». J'arriverai donc en France un mois plus tôt que je ne le pensais.

2/ Au lieu de rester juste quatre mois en France, j'y resterai aussi longtemps qu'il me sera nécessaire pour me marier, car j'ai donné ma démission à la Société d'Affinage de Métaux, sous le prétexte de « raisons de famille ».

3/ Ma séparation de la Société d'Affinage de Métaux est très cordiale. Je n'ai remis ma démission à M. Simonin, qui est pour moi un ami sûr, qu'après avoir longuement causé avec lui et lui avoir demandé conseil. Je toucherai sous forme de gratification une somme équivalente à mes appointements de congé et à la participation aux bénéfices que j'aurais reçue au mois d'octobre.

4/ Je quitte le service de la Société d'Affinage de Métaux, mais je ne crois pas quitter définitivement le service de la Banque Mirabaud. Je rentrerai vraisemblablement dans une de leurs entreprises au commencement de 1914, avec un poste technique d'ingénieur, toujours à l'étranger (nord de l'Afrique, Carpates ou ailleurs).

J'ai donné ma démission parce que j'ai acquis la certitude que le poste de directeur commercial de la Société d'Affinage de Métaux serait donné par les Mirabaud à un financier de profession lors du départ définitif de M. Simonin (dans deux ou trois ans). D'autres part la direction technique de la Société d'Affinage de Métaux est au complet avec mes amis, Payrola, directeur, et Laforest, sous-directeur, et je me trouve dans une impasse.

Le fait que j'avais occupé avec succès la direction commerciale pendant les six mois d'absence de M. Simonin me permettait d'espérer sa succession, et M. Simonin lui-même a plaidé ma cause, mais il s'est heurté à une question de principe.

Pour moi, je suis tout à la joie de partir en France plus tôt que je n'espérais. J'ai hâte de revoir tous les miens et j'ai le ferme espoir de pouvoir me marier heureusement, puisque je ne suis plus limité d'une façon étroite par les délais d'un congé et que je ne dois plus retourner dans un pays ravagé par les révolutions.

Pourtant ce n'est pas sans quelque mélancolie que je vais quitter Mexico, où j'ai passé quatre années heureuses et où je laisse d'excellents amis. Mexico est une grande et belle ville et le poste que pourront me procurer les Mirabaud sera probablement un assez triste patelin, comme tous les camps miniers et les centres métallurgiques.

À bientôt, mon cher Louis, je vous embrasse tous de tout cœur.

et à son frère Jacques : « Je t'envoie la copie de ma lettre à Louis »

J'arrange vivement mes affaires à Mexico. J'envoie ma démission aux différentes sociétés dont je m'occupais, Club Hippique, Alliance, Bienfaisance, je vends mon cheval et quelques bricoles, je fais cadeau de tout ce qui ne mérite pas le transport, etc.

Si j'ai beau temps j'espère arriver assez tôt pour aller dîner chez tante Albert le dimanche 27 juillet. De toute manière je lui téléphonerai de Saint-Nazaire.

Tout à toi
JTM

Lettre de Jean TM à Mr le docteur Cornillon

Mexico

Mercredi 25 juin 1913

Sur le point de quitter le Mexique, sans pensée de retour, je ne peux plus continuer à faire partie du Club Hippique français de Mexico. Ce n'est pas sans quelque mélancolie que je quitte ce groupe de bons amis, et je garderai longtemps le souvenir de nos grandes randonnées à cheval et de nos chasses au Renard.

Je vous envoie l'agrandissement d'une photographie prise dans la barranca des « Anzures », lors de la réunion du 3 décembre 1911, où j'avais l'honneur d'être Maître de Chasse. Je serais heureux que ce modeste souvenir orne un des salons du pavillon, qui grâce à votre zèle, sera bientôt la propriété de la Société.

Je souhaite au Club Hippique français une longue vie et de brillants succès, et je vous prie de croire, ainsi que tous ses membres, à ma très vive sympathie.

Lettre de Jean TM au président de l'Amicale Française de Mexico

Mexico

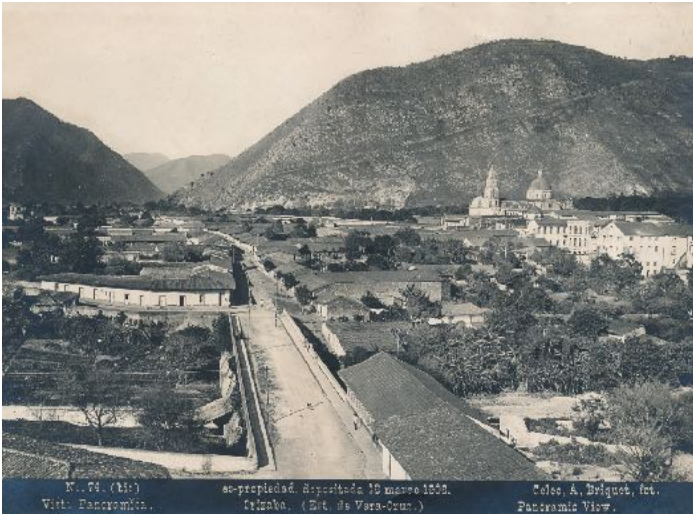
Mercredi 2 juillet 1913

En ce qui me concerne, je suis désireux de mériter les remerciements que vous m'avez si aimablement adressés, et dans ce but, je vous envoie une carabine Winchester, calibre 22 et 100 cartouches.

Au moment de quitter le Mexique sans pensée de retour, je suis heureux de donner à mes jeunes camarades de l'Amicale ce faible témoignage de ma très vive sympathie.

Voyage de retour

Lettre de Jean TM à sa sœur Hélène W



Orizaba sur la ligne de Mexico à Veracruz.

En mer entre Veracruz et La Havane

Lundi 14 juillet 1913

Me voici sur le chemin du retour. Je ne saurais te dire ma joie à la pensée de vous revoir tous, et de vous embrasser, et de faire la connaissance de mes nouveaux neveux et nièces.

J'ai passé quatre années heureuses au Mexique et j'en conserverai un excellent souvenir. J'y ai eu un travail intéressant, j'y ai fréquenté d'excellents amis, j'en emporte un peu d'argent et d'expérience. Il est probable que plus tard je regretterai Mexico, son climat délicieux, son petit groupe de Français sympathiques et les bonnes années que j'y ai passées, mais aujourd'hui je ne me sens pas capable d'avoir le moindre regret, je ne pense qu'au bonheur de rentrer dans ma patrie et au milieu de ma famille.

Je suis parti jeudi soir de Mexico, un jour plus tôt qu'il n'était nécessaire, mais les moyens de communication sont fort incertains actuellement, et il est prudent de partir avec un peu d'avance.

Depuis j'ai appris que le jour même de mon départ, on avait fait dérailler un train sur la voie latérale près de Rio Blanco. C'était un train qui emportait la paye des ouvriers du chemin de fer. Le payeur et huit soldats d'escorte furent tués.

Cosas de Mexico !

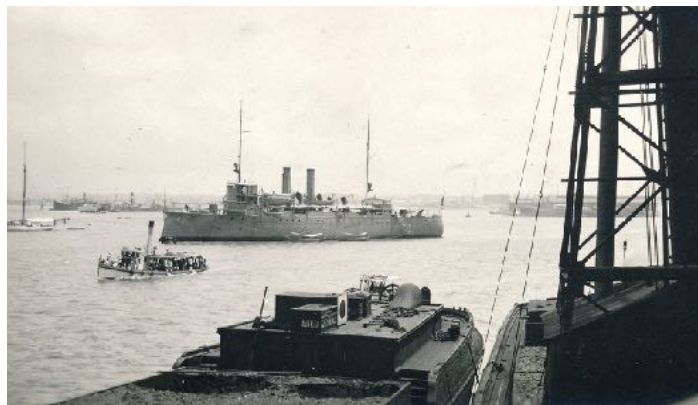
Le train suivant ne pût pas passer, et 21 passagers de *la Navarre* ont failli manquer le paquebot. On réussit à les faire passer sur une



Veracruz.

autre voie, et ils n'ont pas en fin de compte retardé notre départ.

Beaucoup d'amis étaient venus me dire adieu à la gare : mes administrateurs messieurs Simonin et Armand Delille, le directeur et le sous-directeur de l'usine Payrola et Laforest, presque tous les employés français et mexicains, tous mes amis personnels, Cornillon, Balzac, Santon, Matty,



Bourlon, Georges Pinson. J'avais même trois dames : Mme Simonin et Mme Balzac qui avaient accompagné leur mari, et Mme Émile Pinson qui était venue avec son frère et ses beaux-frères.

Il y avait certainement sur le quai plus de 30 personnes pour moi tout seul, et M. Henry Bourgeois, notre Consul, étant aussi venu me dire adieu et me confier une commission pour le chargé d'affaires à La Havane, mon départ prenait de ce fait un petit cachet « officiel ».





Avant de « La Navarre ».

Pour moi, je me sentais ému de me voir entouré de tant de sympathie et je n'osais pas décourager ceux qui me disaient : « Ce n'est pas adieu, c'est au revoir, vous reviendrez au milieu de nous. Vous reviendrez marié et nous ferons fête à votre femme ».

Le conducteur crie pour la dernière fois « Vamonos ! ». Le train s'ébranle et je jette un dernier regard à mes amis que pour la plupart je ne reverrai jamais plus.

Le pullman n'est qu'à moitié rempli par une douzaine de voyageurs dont la moitié va comme moi s'embarquer sur la « Navarre ». Je dîne face à face avec M. Bankhardt, un Anglais fort distingué et un charmant compagnon de voyage qui unit à la correction britannique la verve méridionale, car il est né à Nîmes et a passé toute sa jeunesse en France.

Je m'endors mal dans ma couchette étroite. À un arrêt du train, j'allume ma lampe électrique et



je consulte ma montre et mon indicateur pour voir où nous sommes. Il est minuit juste. Nous sommes dans une station qui répond au nom original d'Apizaco et l'indicateur m'apprend également que les dernières stations traversées s'appelaient : Tezoyo – Guadalupe et Munoz, et que les prochaines stations sont : Acocotla et Huamantla. Vivement intéressé par ces différents renseignements géographiques, j'éteins ma lampe et je me rendors. Mais je dors mal et par les rideaux entrebâillés de ma couchette, je vois de temps en temps le nègre du Pullman qui cire consciencieusement les chaussures des voyageurs. Bientôt, commence la grande descente des hauts

plateaux. Les freins hurlent et pleurent pendant des heures entières. Une minute d'accalmie, puis le train tout entier recommence à gémir. Encore une minute moins bruyante, nous devons passer un palier, et de nouveau le vacarme recommence.

Cette descente de Esperanza à Cordoba est vertigineuse. Je l'ai faite de jour, il y a un an, avec Philippe. C'est un parcours unique au monde, avec des courbes folles, des ponts jetés hardiment au-dessus des précipices, ou accrochés en balcon au-dessus d'abîmes. La pente atteint quatre à cinq pour cent à certains endroits, et l'on descend ainsi plus de 2000 m d'altitude.

Cinq heures du matin. Je me réveille complètement. Les tympanes me font mal. Les oreilles bourdonnent. Je lève le rideau de la fenêtre et j'aperçois superbe le pic d'Orizaba, beau volcan tout couvert de neige. C'est vraiment grandiose.

Le train est déjà arrivé dans la région chaude et grâce aux pluies de la saison la végétation se développe magnifique. Petit à petit les voyageurs du Pullman s'éveillent. J'avale une tasse de thé. Je confie mes bagages à un agent de l'express, et à 8:15 je descends sur les quais de Veracruz.



« Navarre » où je retrouve M. Burgunder, l'agent présente au Commandant du navire. Je rencontre également Larrieux, représentant d'épicerie que j'embarquerai le soir même sur la ligne des vapeurs mexicains qui va à Campêche et au Yucatán.

Pour moi je ne suis pas pressé. La « Navarre » ne partira que demain samedi à quatre heures. Je dîne sur le paquebot en compagnie de M. Jouanen, ex-polytechnicien, ancien directeur de la fameuse mine « Las Dos Estrellas ».

Bien que la chaleur fut terrible dans la ville et dans le port de Veracruz, j'ai passé une excellente nuit grâce à un habile courant d'air que j'ai réussi à organiser dans ma minuscule cabine.

À ce propos je tiens à faire une remarque intéressante. J'ai payé bon marché une cabine de première classe intérieure qui s'aère parfaitement grâce à une ouverture dans le plafond. Mes compagnons de route plus riches qui ont payé fort cher des cabines extérieures avec hublot sur la mer sont fort gênés, car ils ne peuvent pas ouvrir ces hublots à cause des vagues.

En fin de compte je suis mieux qu'eux, en payant moins cher. Pour voyager confortablement sur un transatlantique, il faut pouvoir se payer une cabine de luxe. À la vérité ce sont les seules cabines qui donnent à la fois de l'air, de la lumière et de l'espace.

Le samedi soir : mer superbe. Dimanche matin : cela va mal, très mal. J'avale une tasse de thé et je l'envoie instantanément aux poissons. Soulagé je passe une journée très agréable.

Aujourd'hui lundi 14 juillet 1913 temps superbe, pas trop chaud, mer calme. J'en profite pour écrire cette lettre que je mettrai à la poste en arrivant à La Havane.



Veracruz a été surnommée par les Mexicains la cité trois fois héroïque. Elle est connue par les Européens comme un foyer permanent de fièvre jaune. Ces deux réputations sont également imméritées.

Les habitants de Veracruz n'ont jamais opposé à l'ennemi de résistance bien héroïque, et la fièvre jaune n'existe plus depuis longtemps dans leur ville. Le centre de Veracruz est très propre, avec des rues bien asphaltées. La population est habillée de vêtements tout blancs qui ne manquent pas d'élégance.

Je fais transporter mes bagages à bord de la Compagnie Générale Transatlantique, qui me



J'ai passé deux heures à La Havane. Il faisait chaud, mais une chaleur supportable. Grâce un fiacre attelé d'un bon petit cheval, j'ai pu me faire une idée de la ville et de ses promenades. La vieille ville à rues étroites, avec ses magasins ouverts sur la rue, est fort curieuse, et la nouvelle ville avec ses grandes avenues et ses belles habitations est très belle.

Veracruz et même Mexico ne sont que de petites villes comparées à La Havane qui m'a laissé l'impression d'une capitale de premier ordre.

Ce doit être aujourd'hui le lundi 21 juillet, mais je n'en suis pas bien sûr ; ce qui me le fait supposer c'est qu'hier on a dit la messe dans le grand salon de la « Navarre ». Hier devait donc être un dimanche. Où sommes-nous ? Je n'en sais rien non plus. Quelque part au sud du banc de Terre-Neuve. Il y a une semaine que nous avons quitté La Havane et nous arriverons dans une semaine à la Corogne.

Le temps est beau et nous marchons à bonne allure. Seulement l'océan Atlantique est immense. La plupart des gens s'imaginent que notre planète est couverte de vertes campagnes, de montagnes, de villes et de forêts. Il y a aussi des rivières et des plages au bord de la mer.

C'est une conception très étroite. En réalité la terre est une gigantesque boule couverte d'eau. On a beau parcourir sa surface sur un transatlantique à grande vitesse, pendant des journées entières, on ne voit que de l'eau.

En six jours j'ai vu un oiseau, un voilier et un soir après dîner j'ai distingué les feux d'un vapeur. C'est tout et c'est peu. De l'eau, de l'eau, rien que de l'eau. Le spectacle est d'une monotonie désespérante. Quelquefois il y a de la brise, la mer moutonne et la « Navarre » roule. C'est notre meilleure distraction.

La « Navarre » roule d'une façon extraordinaire. On l'a surnommée la « Valseuse ». Le pont s'incline à droite et à gauche d'une manière vertigineuse. J'ai chaque fois l'impression que nous allons chavirer, mais nous ne chavirons pas et nous continuons à nous rapprocher d'Europe à raison de 350 milles par jour.

Je te quitte pour écouter le concert que nous donnent chaque jour à quatre heures les musiciens de la « Navarre ».



Première rencontre de Jean Tommy-Martin et de Charlotte Rivière.

La photo est prise par Charles Rivière, le père de Charlotte, sur une falaise des Petites Dalles. Jean se trouve en haut du groupe (sans chapeau) avec à sa gauche sa soeur Thérèse. Devant Jean, Charlotte (sans chapeau). La tante Louise Guibert est assise juste en-dessous de Thérèse et reconnaissable à son chapeau noir.

Lettre de Jean TM à sa soeur Laure JN

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat

Le 4 août 1913

Ma chère Laure,

Aussitôt arrivé à Paris, je suis allé voir Monsieur d'Eichthal, Président du Conseil d'Administration de la société d'Affinage de Métaux qui m'a reçu fort aimablement. Sur sa recommandation je me suis présenté au siège social de la Société de Peñarroya où j'ai travaillé anciennement.

Le directeur général que j'avais jadis connu en Espagne m'a immédiatement offert un poste d'ingénieur à la fonderie. Cette situation a l'inconvénient d'être fort peu rétribuée par comparaison avec les appointements que j'avais à Mexico. D'autre part elle a de nombreux avantages :

- 1) Je resterai en contact direct avec les Mirabaud.
- 2) La vie en Espagne est très bon marché, moitié ou trois fois moins chère qu'à Mexico.
- 3) La société fournit gratuitement le logement (maison avec jardin), le service médical etc.
- 4) Proximité de France, généralement les dames et les enfants vont passer en France les mois de grande chaleur
- 5) Colonie française très nombreuse, plus de 200 personnes, dont une vingtaine d'ingénieurs. Il y a une douzaine de jeunes femmes et on a quelques distractions, pique-nique, tennis etc.
- 6) Avenir intéressant à cause du développement énorme de la société de Peñarroya : mines de charbon, mines de plomb, fonderie de plomb, désargentation des plombs, usine à zinc, usine à goudrons etc. usine de produits chimiques et tout récemment usine de filature : tissage, teinture et impression. C'est un monde.
- 7) Je connais bien Peñarroya et c'est un poste où je peux vivre marié, ce qui n'est pas le cas de bien des postes métallurgiques à l'étranger.

Je continue mes pourparlers avec la Société de Peñarroya, mais je tâcherai de signer mon contrat le plus tard possible de manière à pouvoir trouver quelque chose de mieux encore.

Si Louis voyait quelque chose possible dans ses relations, je lui serais très reconnaissant de me le faire savoir. Je viens de passer deux jours aux Petites Dalles. Le projet de Louise Guibert me paraît irréalisable. Il me semble que je suis beaucoup trop grand pour cette minuscule jeune fille qui a un aspect bien frêle. J'ai été « glacial ».

D'autre part j'ai été frappé du charme de sa soeur cadette, qui est un peu plus grande, plus forte et plus jolie que l'aînée. Seulement je ne sais pas du tout si cette jeune fille consentirait à aller à l'étranger, et si les parents marieraient volontiers la plus jeune la première.

Je suis pris à Paris pour trois ou quatre jours, j'ai une foule de commissions et courses variées à faire, dentiste, tailleur, sellier etc. Dès que j'aurai à peu près fini je retournerai aux Petites Dalles. Le mariage est pour moi l'objectif essentiel. Paul Wallon a été épatant, au-dessus de tout éloge. Il a manoeuvré et m'a dirigé avec l'expérience toute fraîche encore de son propre mariage.

Je pense aller vous voir à Chalon pour le 15 août. Sais-tu à quelle date arrivera Pierre ? J'avancerai ou reculerai mon départ de 24 heures pour vous voir tous réunis le plus longtemps possible.

Je vous embrasse tous de tout coeur.

JTM

Lettre de Jean TM à son frère Jacques TM

Paris, 3 rue Frédéric Bastiat

Vendredi 29 août 1913

Mon cher frère,

Je serais très heureux si tu pouvais passer aux Petites Dalles samedi ou dimanche. Pour moi je n'y retournerai plus. Je mets en ordre mes équipements militaires et je compte partir pour Bourges dimanche à 14 heures. Mon adresse sera jusqu'à nouvel avis :

Lieutenant Tommy Martin
Parc d'Artillerie du 8ème corps d'armée
Bourges (Cher)

Je serais très heureux que tu fasses visite aux Petites Dalles, car je suis parti un peu brusquement et ta présence rassurerait Monsieur et Madame Rivière.

Je suis plus épris que jamais de leur fille et mon plus cher désir est de l'avoir pour femme. Thérèse te mettra au courant des derniers événements. Si Mlle Charlotte se décide, et ses dernières paroles me le font espérer, nous serions fiancés dans les derniers jours de septembre.

Je crois que je pourrai obtenir de Peñarroya de ne rejoindre mon poste qu'à la mi-novembre, ce qui me donnerait six semaines pour me marier. Je n'ai pas encore pu signer mon contrat parce que tous les administrateurs sont en congé jusqu'au 1er septembre, mais il n'y a pas d'inquiétude à avoir de ce côté.

À bientôt. Jean Tommy Martin

Carte postale de Louise Demangeon à Jean TM



Les Petites Dalles

Le 3 septembre 1913

Merci cher Monsieur de votre charmant envoi de photographies : elles sont tout à fait jolies et fines et nous ont fait le plus grand plaisir. C'est vraiment bien gentil à vous d'avoir songé à nous. Thérèse nous a quittés mardi avec son petit Marcel et leur absence laisse un grand vide. Nous nous réjouissons de les revoir quelques jours avant leur départ pour Stolberg.

Nous quittons les Petites Dalles dans une dizaine de jours et le beau temps nous donne des regrets. Vous devez bien en jouir aussi au régiment. Encore une fois merci et toutes nos bien vives amitiés.

Louise Demangeon

Carte postale de Jacques TM à son frère Jean TM

En manoeuvres
Cottévard

Le 4 septembre 1913

Mon cher frère,

Je reçois ta carte de Bourges. Jusqu'à présent nous avons passé entre les vagues : aujourd'hui repos dans une ferme du pays de Caux très semblable à notre ancienne maison de Caumont... J'ai manoeuvré avant hier devant Carqueleu, sans pouvoir en saluer les aimables hôtes. Tiens-moi au courant. Je serai à Rouen à partir du 12 septembre au soir. A bientôt.

Jacques

Lettre de tante Adèle Guibert à sa soeur Geneviève Rivière, mère de Charlotte

Petites-Dalles

Le 14 septembre 1913

Ma chère Geneviève,

J'ai été empêchée de te répondre plus vite et de te bien remercier de l'envoi de ce groupe que contenait ta lettre. Je fais parvenir à Anna celui que tu lui adresses, car elle n'est plus ici depuis mercredi. Elle termine maintenant à Dampierre, avec son mari qui les a rejoints, cette bonne période des vacances.

Nous les avons trouvées ici bien bonnes ces vacances, avec votre groupe joyeux et toujours si aimable. La présence un peu plus prolongée de tes deux filles a certainement fait beaucoup de plaisir à Laure, comme nous tous. Il est fâcheux que le motif qui avait xxx la première idée de ce séjour paraisse, comme tu le dis, s'évanouir. Il est peut-être sage de ne plus trop y compter. Quelquefois aussi, ce temps de vacances, avec les éloignements, peut faire reculer un projet.

Laure en saura peut-être davantage à son retour à Rouen. Toujours est-il que Marguerite est bien gentille. Je suis heureux de ce que ta lettre me dit pour Charlotte. Tu as raison, cette enfant avait besoin d'un peu de calme pour une décision aussi sérieuse. M. T. M l'a lui-même très bien compris. Vous devez être bien heureux en pensant à cet avenir qui se prépare aussi sérieusement bon que possible.

Quelle bonne fin de vacances pour vous d'avoir et Jean (*Rivière*), et aussi la chère Pauline avec tout son monde, si heureuse elle-même de se retrouver en famille. J'allais dire qu'ici nous ne voyons que des départs, mais Charles Rouchy et Pauline sont arrivés vendredi chez Laure pour quelques jours. Charles qui a vécu dans une bien belle région trouve notre petit coin charmant.

Notre frère Paul a fermé sa maison vendredi. Henri et Antoinette m'ont déjà quittée. Jean et Marie partent demain, ce sont donc bien des départs.

À l'exception de deux dimanches où la pluie a même été très forte, nous avons un très beau temps. C'est l'impression qu'on emporte en quittant.

Au revoir, ma chère Geneviève. Mes affectueuses amitiés à Charles ainsi qu'à Jean et René. Je t'embrasse de tout coeur ainsi que les chères filles et bien particulièrement Pauline et tous les petits.

Ta soeur dévouée.

A. Guibert

Lettre de Jean TM à son frère Jacques TM

Hotel Jacques-Coeur
Bourges

Le 16 septembre 1913

Mon cher frère,

J'ai signé mon contrat avec Peñarroya. Je dois rejoindre mon poste en principe le 8 novembre. Cela rend mon mariage à peu près impossible avant mon départ. Je partirai fiancé et je reviendrai me marier en janvier (probablement).

J'ai passé par des alternatives d'espoir et de tristesse et l'on m'a appliqué le système des douches écossaises, ou chaud, ou très froid, mais en dernier lieu je viens de recevoir une si gentille invitation qu'il me semble que j'arrive au port.

Rien à faire au point de vue militaire, qui vaille la peine d'être signalé. Je monte une jolie jument, assez fine et je me promène avec elle chaque jour au polygone. D'autre part je résume en un vaste tableau la mobilisation du parc d'Artillerie. J'ai vu toute la famille du Berry, par contre je n'ai vu personne à Chemet et à Coueron, probablement à cause du pèlerinage de la Nièvre.

À bientôt

Jean TM

Je passerai peut-être à Paris le samedi 20 et le dimanche 21.

Lettre de Jean TM à son futur beau-père Charles Rivière

Bourges

Le 18 septembre 1913

Cher Monsieur,

C'est avec un très grand plaisir que je me rendrai la semaine prochaine à votre aimable invitation. Je serais très heureux de pouvoir rencontrer avec plus de liberté Mlle Charlotte. Vous savez que je n'ai pas de désir plus cher que de l'avoir pour femme et de consacrer ma vie tout entière à son bonheur.

Votre hospitalité familiale n'a pas à demander d'indulgence. Je suis fils d'une famille nombreuse et je me représente sans peine la vie de vos enfants et petits-enfants dans votre maison de campagne. Ce sera pour moi une grande joie de passer quelques bonnes journées dans la verte Normandie au milieu de personnes si sympathiques et près de celle à qui j'ai voué une tendre et respectueuse affection.

Il est probable que la Société de Peñarroya m'accordera plus facilement pour me marier un congé en janvier qu'un sursis en novembre ; et il est certain que pendant les mois de novembre et décembre je pourrai arranger ma demeure de façon qu'elle soit immédiatement habitable pour un jeune ménage. En tout cas je ne ferai aucune demande à mes chefs sans vous avoir préalablement consulté.

Je crois, comme vous, qu'il est bon de ménager une transition entre la vie de Paris et celle d'Espagne. Une jeune fille sérieuse ne peut pas accepter de se marier avec précipitation, et si j'ai souhaité une solution plus rapide, c'est parce que je n'ai pas pensé à toutes les difficultés des préparatifs indispensables et que je me suis laissé entraîner par une ardeur trop juvénile.

Je n'ose pas, une semaine à l'avance, vous dire le moment exact auquel je pourrais arriver au Mesnil. Ce sera dans la journée du 25, ou au plus tard le 26 septembre.

En attendant le plaisir de revoir toute votre famille, je vous prie de croire, cher Monsieur, ainsi que Mme Rivière, à mes sentiments de très respectueux dévouement.

Jean Tommy Martin

Lettre de Jean TM à sa soeur Laure JN

Etat Major du Parc d'Artillerie
Du 8^{ème} corps d'armée
Bourges

Le 18 septembre 1913

Ma chère Laure,

J'ai reçu une invitation de M. Rivière à venir passer quelques jours au Mesnil tout de suite après mon service militaire. Cette invitation avait été précédée d'une très gentille lettre de Mlle Charlotte. Je pense donc que nos fiançailles seront officielles avant le 1er octobre.

Je passerai à Paris probablement la soirée du samedi 20, la journée de dimanche 21 et le lundi 22. Je reviendrai à Bourges terminer ma période le 23 et le 24, et j'irai au Mesnil près de Pont-l'Evêque le 25 ou le 26 au plus tard.

Je ne me rappelle plus quand Thérèse revient à Paris. J'espère que tu lui auras confié le brillant et si elle a de la place dans ses malles toutes les étoffes mexicaines qui ne sont pas encore casées. Je les réunirai à celles que je possède à Paris pour faire quelques cadeaux à des cousines.

À quand le banquet de baptême, ma chère Laure. Préviens-moi quelques jours à l'avance et si je suis fiancé officiellement puis-je y assister seul ? Il me semble que oui puisque c'est en somme une simple réunion de famille. Mais je ne connais rien du tout au protocole.

Je t'embrasse de tout coeur ainsi que Louis et vos enfants et aussi les petites Weiller.

Ton frère dévoué

Jean Tommy Martin

Lettre de Jean TM à sa soeur Thérèse

Bourges

Le 23 septembre 1913

Ma chère Thérèse

Je suis très heureux de t'annoncer mes fiançailles avec Mademoiselle Charlotte Rivière. Tu sais comme elle est gentille, naturelle et en même temps spirituelle. Je l'aime de tout mon cœur et je crois qu'il me sera facile de la rendre heureuse. Comme ce mariage s'est fait sous les auspices de ton mari, je te prie de lui annoncer et de lui dire combien je lui suis reconnaissant ainsi qu'à toi pour l'aide que nous m'avez donnée en ces difficiles circonstances.

J'irai dîner à Paris demain soir chez les Albert et je partirai le lendemain matin jeudi 25 septembre pour le Mesnil où je terminerai les vacances chez mes futurs beaux-parents. J'irai à Chalon pour le 1er ou le 2 octobre, ensuite je séjournerai à Paris. Je compte sur toi pour remercier ton beau-père de l'aimable hospitalité qu'il m'a accordée dimanche dernier. Dis-lui à quel point je serais heureux de devenir son neveu. Je suis très fier d'entrer dans « la famille ».

Si j'ai un instant de libre dans l'après-midi demain j'irai rue Bonaparte, mais je n'aurai pas beaucoup de temps. Je t'embrasse ainsi que Marcel.

Ton frère dévoué.

Jean TM

Lettre de Jean TM à son beau-frère Louis JN

Bourges

Le 23 septembre 1913

Mon cher Louis

Je suis très heureux d'annoncer mes fiançailles avec Mlle Charlotte Rivière, dont je t'avais déjà parlé. Je termine mon service demain 24 et je vais le 25 au Mesnil sur Blangy par Blangy le château (Calvados) chez mon futur beau-père, qui m'a invité à venir y passer les derniers jours de vacances.

Tu te rappelles sans doute M. Charles Rivière, il est décoré, professeur au Lycée Saint Louis, quant à ma fiancée je crains que tu ne l'aies pas distinguée de ses sept soeurs bien qu'elle ait la peau beaucoup plus brune que les autres et le type plus original.

Annonce la bonne nouvelle à Laure et à ta mère s'il te plaît. Laure m'avait demandé à quelle date elle pouvait m'inviter pour le baptême de Charles. Je pense être à Chalon le 1er ou le 2 octobre à son choix, mais je ne resterai pas plus d'un jour ou deux car j'ai des foules de choses à faire avant mon départ pour l'Espagne.

Je vous embrasse tous de tout coeur. Je suis amoureux fou.

Ton frère dévoué

Jean Tommy Martin

Lettre de Jean TM à sa fiancée

Paris 3, rue Frédéric Bastiat

Lundi 29 septembre 1913

Ma chère petite fiancée

Je vous écris tout de suite une bonne nouvelle. J'étais à peine arrivé à Paris que j'allais voir ma tante Albert Martin, ma tante et marraine. Elle nous offre tout un service d'argenterie. Cette argenterie date de 1834, elle est marquée aux initiales de mes grands-parents paternels ML (Martin-Lorton). La plupart des pièces ont à peine servi, d'ailleurs ma tante se propose de les faire remettre entièrement à neuf avant de nous les offrir.

Voici le nombre des pièces principales :

15 grandes cuillères

15 grandes fourchettes

15 grands couteaux

10 cuillères à entremets

10 fourchettes à entremets

24 couteaux à entremets (dont 12 argent)

13 cuillères à café

1 service à découper de trois pièces

1 truelle à poissons

pinces diverses, cuillères à sel, objets divers pour hors-d'oeuvre.

C'est un très beau matériel, qui me paraît plus massif et plus solide que la plupart des argenteries actuelles.

Ma bonne cousine Antoinette, dont je vous ai parlé, a tout débarrassé devant moi et j'ai accepté d'enthousiasme, persuadé que vous seriez aussi contente que moi. Je me rappelle que dans la plupart des mariages récents de ma famille, l'argenterie était fournie à l'aide d'une coalition d'oncles et tantes, l'un offrant les couteaux un autre les cuillères etc., mais dans le cas présent nous recevons tout d'un seul coup. La seule pièce qui me paraisse manquer est la louche.

Je partirai demain pour Chalon-sur-Saône. Je ne vous en dis pas plus long pour aujourd'hui, j'ai terriblement envie de dormir.

À bientôt, ma chère Charlotte, je vous baise tendrement les deux mains. Tachez de manger de bon appétit, j'ai peur de vous voir dépérir. Un bon baiser et bonne nuit.

Jean Tommy Martin

Lettre de Paul Bureau à Jacques TM

Péré par la Charnière (2 Sèvres)

Le 7 octobre 1913

Bien cher ami

Je m'empresse de répondre à votre si intéressante carte. Transmettez à Jean mes bien affectueuses félicitations et dites-lui combien je le loue du bel exemple de visibilité, de vaillance et de générosité qu'il nous donne à tous. Ces exemples-là nous sont infiniment nécessaires et leur efficacité est heureusement très grande.

Nous avons peut-être encore le courage militaire, mais beaucoup moins le courage civique, et presque pas du tout le courage de la vie privée et c'est pourtant le plus nécessaire. Honneur aux vaillants : ils sont des rédempteurs et des libérateurs : ils brisent pour eux et pour d'autres les chaînes des servitudes économiques.

Quant à mademoiselle Rivière, Dieu me garde de contester ses mérites, mais elle ne fait que son modeste devoir en acceptant avec allégresse d'aller à Peñarroya. Quand on a un tel mari, on l'accompagne volontiers au pôle Nord ou à la Terre de Feu, et on s'y trouve très bien. Voilà mon opinion et je la partage.

Et vous, cher ami, vous voilà capitaine avec des responsabilités et des pouvoirs accrus ! Hourah aussi et Dieu vous assiste. On parle du rajeunissement des cadres. Combien je souhaiterais que celui-ci put favoriser plus tard votre nomination au grade supérieur ! Vous avez une conception élevée de votre mission et plus vous aurez de pouvoirs, plus les amis de l'armée devront se réjouir.

Surtout dites bien à vos collègues que c'est chose bien grave que de prendre nos fils pendant trois ans. Nous vous les confions volontiers, mais à condition que vous les fassiez travailler et que vous veillez à leur vie morale. Par exemple, cette question des chansons de marche que vient de reprendre la Démocratie est du plus haut intérêt.

Je vous quitte, car j'ai beaucoup de travail en ce moment : j'ai ici un étudiant et beaucoup d'autres besognes. Nous rentrerons à Paris le 13 à 18:30.

Bien affectueusement

Paul Bureau

Lettre de la tante M. Imbart de la Tour à Jean TM

Couëron

Le 18 novembre 1913

Mon cher Jean

Puisque le samedi 22 novembre doit être pour toi un grand jour Blanc (car tu as appelé ainsi tous les jours heureux dans une charmante poésie qui date déjà de loin) et dans ce temps-là nous connaissions aussi les jours blancs à Couëron ; maintenant tu sais qu'il n'y a plus pour moi que des jours bien noirs, malgré les petits-enfants qui m'entourent et qui seraient, en effet, ma seule consolation si je pouvais être consolée.

Enfin, mon cher Jean, je serai avec vous ce jour-là par la pensée et par mes prières et je te souhaite du fond du coeur, ainsi qu'à ta charmante fiancée, qui sera bientôt ma nièce, tout le bonheur que vous méritez si bien.

Puissiez-vous jouir ensemble de très longues et très blanches années, c'est le voeu de votre vieille tante qui vous l'adresse avec toutes ses amitiés pour vous et tous les vôtres.

M. Imbart de la Tour

PS : j'oubliais de vous adresser mes excuses pour mon cadeau, qui vous arrivera bien en retard, car je ne pourrai l'acheter qu'à Bourges où je n'irai que pour Noël. J'espère que vous voudrez bien m'attendre, ainsi que Marie-Thérèse, jusqu'en janvier, car elle doit venir me voir à cette époque et nous vous adresserons nos cadeaux ensemble.



Mariage de Jean Tommy-Martin et Charlotte Rivière
Le 22 novembre 1913
en l'église Saint Jacques du Haut-Pas
paroisse de la famille Rivière.

Lettre de Charlotte TM à ses parents Charles et Geneviève Rivière

Sud Express, entre Angoulême et Bordeaux

Le 25 novembre 1913

Mon cher papa et ma chère maman

Nous sommes entre Angoulême et Bordeaux. Le voyage s'effectue le plus confortablement du monde. Nous avons été prendre le thé au wagon-restaurant et Jean a fait manoeuvrer sa machine pour recopier la liste des cadeaux que nous vous envoyons.

Le petit mot que papa m'a remis à la gare étaient de Guiguite Puiseux pour me remercier du vase que nous lui avons envoyé. Nous vous enverrons de nos nouvelles de Madrid. Nous pensons bien à vous tous.

Charlotte et Jean Tommy Martin

Carte postale de Jean TM à sa soeur Laure JN

Saint Sébastien

Le 26 novembre 1913

Saint Sébastien est une fort belle plage où nous faisons halte involontaire parce que la voie directe pour Madrid est obstruée. Bon souvenir pour tous.

Jean TM Charlotte

Carte postale de Charlotte à Jacques TM

Bilbao

Le 26 novembre 1913

Mille bons souvenirs de cette ville espagnole qui paraît plus intéressante pour les industriels que pour les artistes. Meilleures amitiés.

Charlotte Jean TM

Lettre de Jean TM à son beau-père Charles Rivière

Madrid

Le 29 novembre 1913

Mon cher père

Nous venons de retirer de la poste restante une lettre de Mère qui nous a fait grand plaisir. Nous avons franchi la fameuse douane espagnole sans ennui sérieux. J'ai payé uniquement pour les draps neufs, environ 24 kg à 6,50 fr. le kilo, soit 156 fr. J'étais heureux d'en être quitte à si bon compte.

Tous mes souvenirs mexicains, étoffes de prix, n'ont rien payé sur mon affirmation que je les possédais depuis déjà longtemps et sur leur apparence un peu fripée.

Il y avait dans mes cinq malles quelques articles où un inspecteur méticuleux aurait trouvé à redire, en particulier pour le linge de Charlotte, mais nous avons eu à faire à des gens d'une politesse extrême, peut-être aussi pressés d'aller se coucher et qui paraissaient animés d'un désir sincère de ne pas compliquer les choses.

Quant aux sept colis de main, je craignais d'avoir à donner toutes sortes d'explications sur notre argenterie, mais à peine eus-je signalé notre cas que le douanier m'invita à refermer mes colis et à m'en aller. Il n'y avait qu'à s'exécuter !

Nous nous en sommes bien tirés pour les colis de grande vitesse, mais gare aux colis de petite vitesse, qui contiennent le linge de maison et les dangereux cadeaux de mariage ! Nous avons passé toute notre journée matin et soir dans un grand bazar (propriétaires français) où nous avons acheté presque tous les articles de ménage nécessaires à notre installation, depuis les brosses à chaussures jusqu'aux patères pour accrocher les chapeaux, sans compter le matériel de cuisine et les outils hygiéniques divers. Charlotte pense à tout, à tout !!!

Demain dimanche nous visiterons Tolède, lundi nous partirons pour Grenade. Nous sommes saturés des choses utilitaires et nous aspirons maintenant à l'art pur !

Au revoir, mon cher père, nous vous embrassons tous de tout coeur.

Votre fils dévoué

Jean Tommy Martin Charlotte

Carte postale de Charlotte à Jacques TM

Tolède

Le 30 novembre 1913

Tolède est un pays merveilleux. Il fait un ciel idéal. Meilleures amitiés.

Charlotte Jean TM

Carte postale de Charlotte à sa belle-soeur Laure JN

Tolède

Le 30 novembre 1913

Ma chère Laure

Après avoir passé nos journées de Madrid dans les magasins nous sommes venus ici contempler de l'art pur : beaux monuments, belle nature sous un ciel azuré. Je vous embrasse

Charlotte Jean

Carte postale de Charlotte à son beau-frère Louis JN

Tolède

Le 30 novembre 1913

Mon cher Louis

Nous vous envoyons notre meilleur souvenir de Tolède qui possède une situation et des monuments merveilleux. Il fait un temps splendide. Amitiés

Charlotte Jean

Carte postale de Jean TM à son beau-frère Louis JN

Grenade

Le 2 décembre 1913

Temps superbe à Grenade où nous restons jusqu'à samedi avant de gagner notre home espagnol.

Bons souvenirs pour tous. Jean TM

Carte postale de Charlotte à Jacques TM

Grenade

Le 5 décembre 1913

Nous visitons à Grenade des palais et des jardins merveilleux. C'est une ville délicieuse. Meilleures amitiés.

Charlotte Jean TM

Carte postale de Charlotte à Laure JN

Grenade

Le 5 décembre 1913

Ma chère Laure

Nous terminons demain notre séjour dans la délicieuse ville de Grenade. Il fait toujours un temps merveilleux ! Tous les deux nous vous embrassons.

Charlotte

Carte postale de Charlotte à Laure JN

Cordoue

Le 7 décembre 1913

Ma chère Laure

Nous franchissons notre dernière étape. Après une matinée passée à Cordoue, nous nous dirigeons vers Peñarroya où nous arriverons ce soir vers 8:30. Nous vous écrivons de là-bas comment se sera faite notre installation. Nous vous embrassons.

Charlotte, Jean TM

Carte postale de Jean TM à sa soeur Laure JN

Cordoue

Dimanche 14 décembre 1913

Agréable visite de Cordoue. Nous pensons nous installer cette semaine dans notre demeure définitive. Nous avons un domestique (jardinier, homme à tout faire...) épatant ! et une bonne (flanquée de sa petite soeur) apte à se tirer d'affaire et qui comprend le français. Le tout à des prix défiant toute concurrence !

Tout à vous

Jean TM, Charlotte

Carte postale de Jean TM à son frère Jacques TM

Cordoue

Dimanche 14 décembre 1913

Visite de la ville et de la mosquée dont vue ci-contre. C'est aujourd'hui la cathédrale où nous avons ce matin assisté à une messe très solennelle. Où en sont tes affaires ? Tout à toi.

Jean TM, Charlotte

Lettre de Charlotte TM à sa belle-soeur Laure

Peñarroya

Mercredi 10 décembre 1913

Ma chère Laure

Je viens, aussitôt que je le peux, vous donner des nouvelles de notre arrivée ici, ainsi que je vous l'avais promis. Jean passe maintenant ses journées entières à l'usine, de sorte que je suis heureuse dans ma solitude de pouvoir venir causer un peu avec vous ; n'ayant encore ni maison, ni domestique, je vis dans le repos et l'insouciance en attendant les grandes préoccupations ménagères ; j'ai ainsi tout mon temps pour faire de la correspondance et j'en profite.

Nous sommes arrivés à Peñarroya dimanche soir, après avoir passé une nuit et une matinée à Cordoue. Trois messieurs, dont le sous-directeur de l'usine, se trouvaient à nos devants à la gare et ils nous ont aimablement accompagnés en voiture jusqu'à la maison que nous habitons provisoirement en attendant que la nôtre soit en état de nous recevoir, ce qui n'est pas encore prêt. Cette maison est d'ailleurs destinée à recevoir les ingénieurs sans-abri, comme nous, qui débarquent dans le pays.

Nous avons ensuite été dîner chez le directeur, M. Maly, qui nous avait invités et chez qui nous avons fait déjà la connaissance de quelques ingénieurs français. Ce dîner, arrosé de champagne, était un heureux début dans la vie de Peñarroya.

Le lendemain, ce même monsieur nous a encore reçus à déjeuner et nous avons fait connaissance dans l'après-midi d'une foule de jeunes ménages réunis pour le tennis dans le jardin de la Direction, qui est une sorte de bois d'eucalyptus où se trouve également un pavillon de réception où l'on se réunit après le tennis pour prendre le thé et se livrer à diverses occupations variées et agréables.

C'est ainsi que nous sommes entrés dans la société jeune et nombreuse des ingénieurs français de Peñarroya. Le soir nous avons dîné chez le sous-directeur. Cette première journée a donc été facile pour nous. Maintenant on nous laisse nous débrouiller tout seuls, ce dont nous nous tirons parfaitement jusqu'à présent, grâce à la connaissance expérimentée de Jean dans la langue espagnole.

Ce matin nous avons arrêté une jeune bonne, et nous attendons d'avoir des meubles et quelques nettoyages dans notre maison pour aller nous y installer ; car ce que nous avons trouvé là comme meubles est tout à fait insuffisant à l'existence. Jean en a réclamés à la société et nous avons ensuite à acheter probablement beaucoup de petites choses.

Le petit jardin qui entoure la maison est assez gentil. Il est planté de fleurs et d'arbustes et nous aurons, paraît-il, un jardinier pour l'entretenir. Au printemps, je crois qu'il sera très agréable. Le pays n'est pas tout à fait aussi dépourvu de verdure qu'on ne le dit. Quand on a roulé pendant 10 jours à travers toute l'Espagne qui offre partout l'aspect d'un grand désert, quand on s'est bien habitué à ne voir que des pierres, on donne le nom de forêts un petit groupe d'arbres et on se trouve heureux devant 1 m² de verdure. On arrive à ne pas être trop difficile.

Je crois donc que je m'habituerai à ce pays, avec le concours du soleil qui embellit toutes choses et qui brille tous les jours depuis que nous sommes en Espagne.

Au revoir ma chère Laure, je tâcherai de ne pas demeurer trop longtemps sans vous écrire de nouveau. J'envoie à mon beau-frère mon meilleur souvenir et je vous embrasse ainsi que tous mes petits neveux.

Votre soeur affectionnée.
Charlotte

Bons souvenirs pour tous.
Jean TM



Carte postale de Philippe TM à son frère Jean TM

Compagnie Radio
 Mont Valérien

Lundi 15 décembre

La réalité ! Toutes les semaines 20 à 25 km dans les environs de Paris. La semaine prochaine ce sera de nuit. Vie somme toute très agréable mais si occupante que depuis 15 jours je n'ai pas pu aller à Paris. Il est vrai que dimanche dernier j'étais de piquet 48 heures parce que mes cuirs étaient trop xxx à la revue.

Donnez-moi l'adresse exacte !

Lettre de Charlotte TM à son beau-frère Jacques TM

Peñarroya

Dimanche 21 décembre 1913

Mon cher Jacques

Nous venons d'apprendre Jean et moi la grande nouvelle et nous sommes heureux à la pensée de votre bonheur ! Quand connaîtrons-nous notre future belle-soeur ? Vous nous permettrez de lui adresser des félicitations particulières pour le mari qu'elle a choisi. Vous savez toute l'affection que nous avons pour vous et c'est de grand coeur que nous la reporterons sur notre future belle-soeur.

Mais nous voudrions bien savoir quand aura lieu le mariage. Vous comprenez comme cela nous intéresse, nous qui sommes si loin, et pour qui le voyage n'est pas une chose facile, aussi nous attendons bientôt de quelqu'un des membres de la famille plus de détails sur l'événement.

Nous sommes en train de nous installer, Jean et moi, dans une petite maison qui s'embellit tous les jours et qui espère bien recevoir d'ici quelque temps Monsieur et Madame Jacques Tommy Martin. Nous avons même un jardin qui, au printemps, nous fournira une quantité de fleurs et de légumes ; l'Espagne a encore des charmes !

Jean est malheureusement occupé la journée entière, et même aujourd'hui dimanche, il a à peine quelques heures pour se reposer, aussi n'a-t-il pas le temps de vous écrire comme il le voudrait.

Veuillez, mon cher Jacques, recevoir de nous deux l'assurance de nos vœux et de toute notre affection que nous vous prions de partager avec votre fiancée

Votre soeur affectionnée

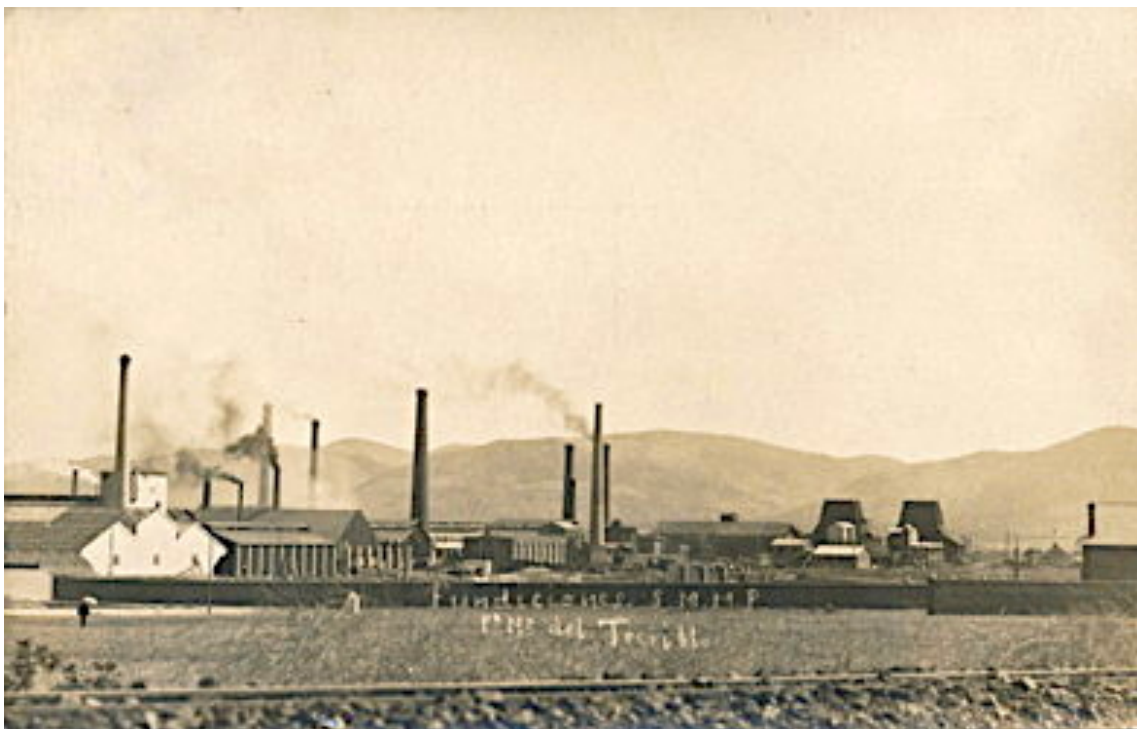
Charlotte

Mon cher frère,

Tous mes compliments et mes meilleurs vœux de bonheur. J'ai pris ici le service de la fonderie de plomb avec trois hauts-fourneaux allumés et trois en réparation. C'est un métier fort délicat qui ne me laisse jamais douze heures de suite de tranquillité. J'ai par bonheur d'excellents contremaîtres très au courant des détails et des chefs jusqu'à maintenant agréables et aimables.

Charlotte se fait bravement et gaiement à sa nouvelle vie. Je serais heureux d'avoir quelques renseignements sur ma future belle-soeur que nous comptons bien aimer comme une soeur.

Ton frère dévoué. Jean TM



Carte postale de Charlotte à Laure JN

Ma chère Laure,

La jolie dentelle que vous m'avez envoyée m'a fait beaucoup de plaisir et je vous remercie de ce souvenir qui me prouve bien l'affection de toute votre famille pour moi.

Voilà les cheminées de la vilaine usine ! Hier nous avons été nous promener sur une petite montagne, dans des roches d'où la vue était très pittoresque. Il fait toujours un printemps merveilleux mais frais.

Je vous embrasse affectueusement ma chère Laure
Charlotte

Lettre de Pierre TM à sa belle-soeur Charlotte TM

Roanne

Lundi 22 décembre 1913

Ma chère petite soeur

Je suis revenu ce matin via Paris d'un voyage très rapide à Orléans où hier Jacques, Philippe et moi nous avons déjeuné 6 rue de la Manufacture chez M. et Mme Charles Benoît.

Jacques avait vu dimanche dernier Mlle Marie Benoît pour la cinquième fois et l'affaire paraissait si avancée, après les visites faites à Paris à Messieurs Bureau, Laeuffer, l'abbé Cosse, que Mme Benoît dit à Jacques qu'à son prochain voyage (c'était pour mercredi dernier) elle l'invitait à déjeuner comme un ami de son fils. Cette invitation précipita le dénouement : fiançailles officieuses immédiates le dimanche, officielles le mercredi. Déjeuner de famille le mercredi et dîner de gala le soir. Jacques resta le jeudi et le vendredi, repartit le samedi pour Paris et revint déjeuner le dimanche en amenant Philippe. Je les rejoignis en gare à Orléans.

La famille Benoît se compose de M. Charles Benoît, 58 ans environ. Ingénieur en chef des manufactures de l'État (tabac). Il est grand, assez fort, blond, un peu chauve, décoré et paraissant beaucoup plus jeune que son âge.

Mme Benoît née Marx est la fille d'un Inspecteur général des Ponts et Chaussées, mort il y a huit ans. Il avait habité plusieurs années à Paris avant sa retraite, 10 bis rue du Pré aux Clercs, au deuxième, sous mon oncle Meissas (les Benoît et Marx sont originaires de Nancy).

Trois enfants : Marie 31 ans, notre future belle-soeur. Un peu plus grande que vous, mais pas beaucoup plus, plus blonde que vous par exemple et n'ayant pas vos belles couleurs, un peu pâle, gentille, douce, pas timide, mais réservée, très dévote. Je ne sais quel est son air habituel, sans doute sérieux, mais elle montrait tant de joie et de gaieté hier que tout le monde en était heureux.

Élisabeth 28 ans, aussi blonde que sa soeur, moins gaie.

Joseph 21 ans, blond, glabre, l'air d'un Anglais sportif. Il suit à Paris en Sorbonne les cours de préparation à l'école d'électricité.

Jacques se montrait fiancé plus réservé que Jean, et Marie, oserais-je le dire ? fiancée moins réservée que vous. Mme Benoît avait pour Jacques les yeux et l'indulgence de votre mère pour Jean.

Les Benoît sont princièrement logés, aux frais de la princesse, au premier étage d'un élégant hôtel qui forme façade de la Manufacture sur un jardin. La famille est beaucoup moins nombreuse que la vôtre. Elle se réduit à un certain M. Marx, commandant d'infanterie en retraite, qui a six enfants (une fille aînée mariée à Londres) et demeure rue Erlanger à Auteuil.

Nous devons avoir successivement trois réunions de famille, le 2 janvier à Paris, le 4 à Orléans et de nouveau le 6 à Paris. Je ne sais quels sont les desiderata des Châlonnais au sujet de la date de mariage. Mais Jacques espère bien opérer avant le Carême. Il a communiqué ce désir à sa fiancée. Les parents trouvent qu'avant le Carême c'est un peu trop tôt et qu'après c'est un peu trop tard. Mais comme Jacques fait ce qu'il veut dans la maison, je suis certain que le mariage aura lieu le 20 février au plus tard. Tant pis pour les Espagnols, les Norvégiens... etc... !

Mais vous devez vous demander comment Jacques a pu s'introduire dans une famille d'Orléans ? Mme Pierre Mahler a une ex-belle-soeur Mme X Mahler, veuve et remariée à un capitaine d'artillerie André Berthoin à Orléans. Cette dame Berthoin aime beaucoup sa belle-soeur qui... et d'autre part elle appréciait beaucoup Mlles Benoît. Vous y êtes !

Sur ce, je dois avouer que je serais désolé de ne pas vous voir à ce mariage, si vous ne pouvez venir en France au moment opportun et que ma seule consolation sera d'aller vous voir à Pâques. Philippe a formé le même projet. Je ne sais si nos deux permissions coïncideront : cela me paraît difficile ! Mais enfin vous aurez deux visites ensemble ou successivement.

Si j'étais vous je soufflerais à Jacques, dans quelques jours, l'idée d'un voyage de noces « tra los montes » ... Qui sait ???

J'espère que vous n'avez pas encore pris l'habitude de la cigarette, chère aux andalouses. Je dois vous prévenir en toute sincérité que la Manufacture d'Orléans ne confectionne que les cigarettes françaises et communes et que ses cigares de luxe sont à 0,10. Cela ne fait l'affaire ni de René, ni de Paul Martin.

Un petit détail que j'oubliais et qu'il vaut mieux garder entre nous. Il y a tout lieu de croire que les Marx sont des nouveaux chrétiens, comme l'on dit dans vos parages. Mais les Benoît ne nous ont pas fait de confidences à ce sujet.

Encore un autre détail : la famille avait fait un pèlerinage à Lourdes il y a deux ou trois mois avec une intention particulière qui vient de se réaliser en la personne de Jacques. Non ! mais l'auriez-vous cru ? Jacques envoyé à Orléans par Notre-Dame de Lourdes ! Et il y a des gens qui nient les miracles !!! Moi j'y crois dur comme fer.

Au revoir, ma chère petite soeur, partagez avec Jean mes plus affectueuses pensées. Votre frère
Pierre

Lettre de Charlotte TM à sa belle-soeur Laure JN

Peñarroya

Samedi 27 décembre 1913

Ma chère Laure

J'ai été d'autant plus touchée de recevoir aujourd'hui votre lettre, que la correspondance occasionnée par le mariage de Jacques doit vous laisser fort peu de liberté, et je tiens à vous en remercier tout de suite et à vous remercier aussi de cette annonce d'étréne qui me remplit de plaisir. N'avons-nous pas déjà été assez gâtés par vous au moment de notre mariage !

Votre bonté et votre générosité sont sans bornes ! Mais je ne veux tout de même pas refuser de répondre à une demande aussi aimable que celle que vous me faites, et je vais vous dire tout simplement qu'une montre me ferait un très grand plaisir, une montre pouvant se mettre au poignet : vous voyez ce que je pense ?

Maintenant il ne me reste qu'à vous remercier, et vraiment vous me gêtez ! Voulez-vous dire à Louis que sa lettre m'a beaucoup intéressée et beaucoup touchée, car je sais qu'il est très occupé, je n'ai malheureusement pas encore eu le temps de lui répondre, mais je compte me rattraper.

J'installe encore toute ma maison. Tous les jours il arrive des meubles ou des colis arriérés renfermant notre linge. C'est un rangement perpétuel et en plus de ça, je dresse ma jeune bonne à la cuisine. Vous ne savez pas que j'en suis déjà à la seconde ! Il faut dire que la première n'a jamais existé qu'à l'état de projet. Elle n'a fait que nous attendre tant que nous n'étions pas encore dans notre maison ; et le jour où nous y sommes rentrés, c'est-à-dire le jour où nous commençons à avoir besoin d'elle, elle s'est éclipsée !

Sans plus tarder, nous en avons recherché une autre, et nous possédons actuellement une jeune fille du nom d'Angelita, très gentille, ne sachant pas le français, mais suffisamment intelligente pour comprendre mon charabia et faire, sous ma direction très gesticulée, une cuisine à peu près mangeable.

Jean se montre à cet égard un mari modèle ; comme d'ailleurs à tous les autres égards. Mais ici, la nourriture n'est pas très variée ; les légumes sont rares et la viande est presque toujours du mouton. Nous ne savons plus ce que c'est qu'un rôti de veau ou un beafsteak. Mais on se fait à tout, même au lait de chèvre !

J'ai une grande quantité de rideaux, draperies, coussins etc. à confectionner pour l'embellissement de la maison ; je crois que ce sera fait le jour où nous partirons d'ici ! car cela n'avance guère. Ce qui ne veut pas dire que je passe mes journées à me croiser les bras, mais la direction d'une maison est chose beaucoup plus absorbante qu'on ne se l'imagine avant d'y avoir tâté.

Jean est très occupé aussi de son côté. Les fours de son usine lui donnent beaucoup de tintouin, autant qu'à moi mon fourneau ; il ne se donne même pas sa journée de dimanche pour se reposer, et quelquefois même il se dérange au milieu de son sommeil pour aller surprendre les ouvriers qui dorment

au lieu de travailler ; mais il dit que lorsqu'il aura plus l'habitude de son métier il cessera de se faire de la bile. En attendant les ouvriers se montrent tout étonnés d'avoir pour chef quelqu'un qui les surveille et qui les fait marcher, ce qui n'était pas, je crois, le cas de ses prédécesseurs !

Il est donc très absorbé, ce qui ne lui permet pas de vous écrire comme il le désirerait, en particulier aujourd'hui pour vous souhaiter la bonne année. Il se joint donc à moi pour vous envoyer tous nos vœux les meilleurs, pour cette année et toutes celles qui suivront.

J'ai reçu en même temps que votre lettre, une lettre de Pierre me disant que le mariage de Jacques se ferait sans doute vers le 20 février ; est-ce décidé ? Nous n'aurons malheureusement pas la joie de nous y trouver. Il faudrait donc leur insinuer l'idée de venir faire leur voyage de noces en Espagne ; comme celà nous ferons la connaissance de notre belle-soeur. Pierre m'annonce aussi sa visite pour Pâques probablement.

Et vous, quand viendrez-vous ? Nous pouvons recevoir cinq personnes à la fois. Nous attendons toute la famille, mais de préférence en plusieurs fournées pour faire durer le plaisir !

Au revoir ma chère Laure et encore mille fois merci ! Je vous renouvelle tous mes vœux.

Votre soeur affectionnée

Charlotte

Lettre de Jean TM à son frère Jacques TM

Peñarroya

Samedi 27 décembre 1913

Mon cher Jacques

Nous avons eu par une lettre de Pierre quelques détails sur tes fiançailles. Au moment de te souhaiter une bonne et heureuse année, je ne trouve pas de meilleurs vœux à t'adresser que de te souhaiter d'être aussi heureux en ménage que je le suis moi-même. Pierre nous fait le plus grand éloge de notre future belle-soeur, il paraît que tu te montres fiancé plus réservé que moi, il est vrai que moi j'étais scandaleux !!!

Nous sommes maintenant installés d'une façon convenable, bien que notre lit, notre matériel de toilette, notre service de table et notre batterie de cuisine aient encore un caractère provisoire. Mais dans huit jours tout sera bien. Charlotte a décoré très joliment notre salon et notre salle à manger avec nos cadeaux de mariage, mes souvenirs du Mexique et quelques objets achetés pendant notre voyage de noces.

Le jardinet donne des fleurs et donnera dans quelques semaines des légumes. Tout va bien, mon plus gros souci vient de mes trois hauts-fourneaux qui n'ont pas toujours le rendement maximum. Ce sont des outils bien délicats et qui ne me laissent pas toujours dormir comme je voudrais.

Nos meilleurs souvenirs pour ta fiancée et toi.

Jean TM

Lettre de Jean TM à son beau-père Charles Rivière

Peñarroya

Dimanche 28 décembre 1913

Mon cher père

Nous vous envoyons nos meilleurs vœux pour la nouvelle année. Malgré l'éloignement nous penserons bien à vous tous jeudi prochain.

Vous devez déjà savoir par les lettres de Charlotte que notre installation est déjà à peu près terminée. Ce n'est pas un ménage luxueux, comme bien vous pensez, mais l'essentiel y est, et par-ci par-là nous avons mis quelques jolies petites choses, meuble mauresque, étoffe mexicaine, cadeau de mariage, dessin ou photo qui habillent le reste et montrent que les hôtes du logis ne sont pas des Béotiens.

La grave question de la nourriture semble se résoudre d'une façon satisfaisante, il y a même eu des repas excellents précédés par un séjour héroïque de Charlotte devant son fourneau.

Je n'ai pas eu un instant à moi pour prendre quelques photos qui illustreraient notre correspondance ; il faut me le pardonner, j'ai un gros souci avec mes hauts-fourneaux qu'on m'a collés sur

les bras huit jours après mon arrivée, en me priant de me débrouiller. C'est un métier très intéressant, mais très délicat. La plus grosse difficulté n'est pas d'ordre chimique comme on pourrait croire. Avec un très bon lit de fusion, des produits parfaitement dosés on peut faire une marche déplorable. Au contraire avec des produits très médiocrement mariables, on peut obtenir un résultat satisfaisant. La difficulté du haut-fourneau me semble provenir des phénomènes physiques et mécaniques qui accompagnent la descente des charges, beaucoup plus que la composition chimique des charges.

Les proportions de silice, de fer et de chaux varient de 3 % sans inconvénient, mais il suffit qu'un contremaître peu soigneux laisse charger des blocs de minerais trop gros, ou au contraire du menu trop poussiéreux pour toute paralyser.

Dans votre aimable lettre vous nous demandiez de supporter patiemment nos défauts respectifs. Grâce à Dieu nous sommes encore dans l'heureuse période où les jeunes mariés ne s'aperçoivent pas de leurs défauts !

Sur l'invitation de Maître R.Demanche, j'ai fait verser à son étude deux mille francs par mon notaire Maître F.Laeuffer. Cela doit couvrir les frais du contrat qui sont légalement, et cela me paraît juste et raisonnable, à la charge de la communauté naissante. Il me semble que cette affaire est convenablement réglée de la sorte.

Au revoir, mon cher père, nous vous embrassons tous de tout coeur, surtout ne vous faites pas de souci sur notre sort, tout va bien de ce côté-ci des Pyrénées, physiquement, intellectuellement et moralement.

Votre fils dévoué

Jean TM

Lettre de Charles Rivière à sa fille Charlotte TM

Le Mesnil

Dimanche 28 décembre 1913

Ma chère Charlotte,

Me voici au Mesnil avec Jean (Rivière). Peut-être, pendant ce temps-là, de vos nouvelles arrivent à Paris : elles me seront, dans ce cas, renvoyées pour demain.

J'ai bien regretté pour toi tes essais infructueux d'aquarelle à Grenade. Tu as voulu, probablement, faire des choses trop compliquées : quand on a, par un dessin exact, mis les choses bien à leur place, il faut, pour mettre la peinture, cligner fortement les yeux, afin de ne plus voir trop de détails et attraper la couleur du premier coup : savoir cligner l'oeil, tout est là.

Il serait fâcheux de te décourager, et si tu as de nouveau quelques loisirs, tu pourrais essayer quelques coins de ton jardin, une silhouette de montagne ou d'usine aperçue de ta fenêtre, une pièce de ce mobilier mauresque dont tu parles, etc. Mais voilà ! Trouveras-tu encore quelques loisirs ? Si vos meubles vous arrivent enfin bientôt, ce que je souhaite vivement pour vous, tu vas être bien occupée à trouver la place de chaque chose, sans compter les études laborieuses, préliminaires obligés de tes conversations avec Angélita : le fond d'abord, c'est-à-dire la manière d'accommoder de mille façons, à l'instar des oeufs, le lait de chèvre, le riz ou les perdrix ; la forme ensuite, pour que la criada (femme de chambre) ne confonde pas le Pirée avec un homme.

Au banquet qui précéda le mariage de Guiguite Puiseux, le père Michelin nous a fait, au champagne, je ne sais trop pourquoi d'ailleurs, un long discours sur le rôle de la femme de l'ingénieur ; elle est le ministre de l'intérieur, sachant rendre celui-ci agréable, coquet et confortable afin que le noble époux, rentrant le soir harassé de fatigue et souvent harcelé d'ennuis, trouve bon souper et bon gîte ; elle est le ministre des finances, sachant prévoir les dépenses et ménager les ressources un peu mieux que nos gouvernements de France ; elle est même quelquefois ministre des affaires étrangères quand l'occasion se présente pour elle d'avoir quelque contact avec le personnel que dirige le mari et d'apporter, par son affabilité et sa douceur, quelque palliatif à la discipline nécessaire aux troupes nombreuses.

En nous racontant tout cela, le beau-père de Guiguite semblait regretter que son fils ne fut pas ingénieur, à moins qu'il n'ait voulu rendre hommage à sa femme ou lui donner rétrospectivement quelques conseils. Il a cependant trouvé quelques instructions s'adressant à la femme de l'artiste : elle doit jouer à son égard le rôle de la servante de Molière et l'empêcher de faire des couacs.

Ton jardinier qui fait des matelas nous a, à tous, rappelé Cevillain, mais ta maman a été un peu choquée de la comparaison et elle espère pour toi qu'Angel a plus de tenue que Théodule.

Tu as su que Jean , arrivé dès mercredi, avait commencé par aller faire une visite de 48 heures à Pauline, qu'il a trouvée, ainsi que ses enfants, en aussi bon état que possible. Il est revenu hier. Nous avons dîné chez les Rabut. Ton oncle, si déprimé il y a quelque temps, est maintenant l'homme le plus heureux du monde : il a présenté, pour la transformation des ponts de Paris qui avoisinent la cité, des projets qui sont pris en grande considération et il a l'espoir de voir son nom attaché à une oeuvre considérable, en même temps que ce travail ne sera pas sans lui apporter de larges bénéfices.

Nous sommes partis ce matin, Jean et moi, sous une pluie battante qui n'a pas tardé à se transformer en neige. En certains endroits, notamment à la traversée de la forêt de Saint-Germain, le paysage était magnifique de blancheur et les arbres semblaient autant de dentelles. Nous espérions, Jean qui n'a jamais vu le Mesnil sous la neige, moi qui ne l'ai vu qu'une fois ou deux, que nous trouverions ici le même décor et je me proposais déjà de le fixer sur quelques vieilles plaques que j'ai en réserve.

Hélas ! Un peu avant Lisieux, tout a disparu et le soleil qui nous a accueillis au Breuil ne nous a pas consolés de notre déception.

On parle, autour de nous, de toutes sortes de mariage en perspective ; tout le monde en jase, mais en recommandant à chacun de n'en rien dire à personne : de sorte que, de peur d'être indiscret, je laisse à ta maman le soin de te dire «quid deceat, quid non ».

Pour la première fois, tu ne seras pas auprès de nous le 1er janvier. La pensée que tu seras néanmoins bien entourée et l'espoir de te revoir dans le courant de l'année prochaine nous aideront à supporter cette absence.

Je vous souhaite, à toi et à Jean Tommy, tout le bonheur que vous devrez trouver en vous aimant et en vous estimant de plus en plus.

Ton père affectionné.

Charles Rivière

Lettre de Jean TM à sa soeur Laure JN

Peñarroya

Mardi 30 décembre 1913

Ma chère Laure

C'est seulement aujourd'hui que je trouve un moment de liberté pour t'envoyer mes meilleurs voeux pour la nouvelle année. Je pense que tu es maintenant très occupée par les fiançailles de Jacques, mais tu dois commencer à avoir l'expérience de ce rôle maternel et les choses doivent se simplifier.

Nous sommes maintenant presque complètement installés et tout sera terminé dans le courant de cette semaine. Charlotte s'est très bien tirée d'affaire et grâce à Dieu elle a pris gaiement toutes les difficultés du début, elle a bonne mine et les soucis de son ménage, ainsi que la correspondance, ne lui laissent pas le temps de s'ennuyer durant les longues heures de solitude.

Pour moi j'ai un travail énorme sur les bras, six jours après mon arrivée on m'a mis sur le dos la responsabilité des trois hauts-fourneaux à plomb. Je sais bien que mon chef immédiat peut me donner des conseils, mais en fait il reste dans les généralités quand il me parle et je me débrouille tout seul.

Si tu veux te rendre compte de mon état d'âme, sache que cette nuit j'étais si soucieux et si inquiet de mes fours, que je suis revenu deux fois les surveiller, d'abord à l'heure du dîner et ensuite à deux heures du matin.

Au revoir, ma chère Laure, rappelle-nous, nous les exilés, au souvenir de tous, nous t'embrassons de tout coeur, toi, ton mari et des enfants.

Jean TM

Lettre de Charlotte TM à son beau-frère Louis JN

Peñarroya

Dimanche 31 décembre 1913

Mon cher Louis,

Que devez vous penser de votre petite belle-soeur qui n'a pas encore répondu à vos deux lettres ? Me voilà avec une triste réputation ! Mais ne croyez pas que ce soit un oubli ; j'ai tous les jours tant de choses à faire, depuis que j'ai une bonne à dresser et un intérieur à organiser, que j'ai toujours remis ma réponse sans jamais la mettre à exécution.

Une de vos lettres, datée du 8 décembre, m'est seulement parvenue il y a trois jours ; je ne m'explique ce retard que par la négligence de la poste ; mais c'est tout de même un mauvais tour !

Vous devez être en ce moment à Paris, en train de renouveler les fêtes et les réjouissances de nos fiançailles, pour celles de Jacques. D'après ce que l'on entend dire, notre nouvelle belle-soeur doit être charmante. Mais quand la connaissons-nous ?? Il faut inspirer au jeune ménage l'idée d'un voyage en Espagne.

Nous continuons, Jean et moi, d'ajouter chaque jour un nouvel embellissement à notre maison qui devient tout à fait charmante, ce qu'il faut que vous veniez constater vous-même, car n'y avez-vous pas contribué en grande part ? Pierre et Philippe nous ont promis leur visite dans les environs de Pâques. Pour quel moment la vôtre ? Nous attendons tout le monde.

Notre jardin aussi se transforme. Angel le jardinier y a planté toutes sortes de légumes que nous mangerons au printemps ; en attendant nous jouissons des fleurs qui semblent ici pousser en toutes saisons.

Demain nous allons commencer la série des visites dans la société des ingénieurs français. Peut-être s'en suivra-t-il quelques relations ; en attendant tous ces gens ont plutôt l'air de se calfeutrer derrière leurs murs. Ils doivent aimer la vie d'intérieur ; il est vrai qu'ici on y est bien un peu forcé, et comme beaucoup d'ingénieurs sont nouveaux, ils ne se fondent pas encore bien entre eux.

Vous avez du recevoir ces jours-ci un colis du Printemps qu'une de mes soeurs a fait expédier de la part de Jean à ses neveux et filleul. C'est Marguerite qui s'était chargée du plaisir de choisir ces étrennes, et nous espérons qu'elle s'en sera tirée à la satisfaction des jeunes destinataires.

Avant de vous quitter, mon cher Louis, je vous envoie tous mes meilleurs voeux de bonne année ainsi qu'à Laure et à tous mes petits neveux. Croyez à toute l'affection de votre soeur.

Charlotte